N° 228 1er Septembre 1938

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Le mystère d'iniquité d'après Scheeben

Scheeben

M.-J. Scheeben, le meilleur théologien peut-être des temps modernes, fut un inspirateur du mouvement liturgique. Sa vie — il vécut au siècle passé —, son œuvre tout entière est placée sous le signe de la lutte contre le rationalisme et le libéralisme religieux, qui faisaient à ce moment-là fureur en Allemagne. Néanmoins, ce n'est pas une œuvre de polémique à proprement parler. C'est une œuvre constructive, positive. Contre les rationalistes qui sapent le dogme, contre les libéralistes qui en font une ombre, Scheeben entreprend la formidable besogne de construire l'édifice chrétien surnaturel.

Ce n'est pas à l'aveugle qu'il entreprend cette tâche : il possède une érudition incroyable. La symboli-

que, l'Écriture, la patrologie, la scolastique, toute la tradition chrétienne en un mot, lui est familière : il la cite et il y puise avec aisance et sûreté. Mais là ne se trouve pas son mérite principal. Tous ces éléments, il les sonde chacun à leur valeur, il les relie entre eux et les coordonne en une vaste et unique synthèse : c'est là le travail de la raison, le plus ardu, et peut-être le plus ingrat.

Scheeben eut à cœur de préciser d'abord la méthode de cette science théologique.

Chaque science a son domaine particulier et sa méthode particulière. La théologie a un domaine spécial entre tous. Comment la définir ? C'est la science du mystère. Le rationalisme se trouve ici atteint au cœur même. La surnature, c'est le mystère. Toute autre science a pour but d'expliquer. Le but de la théologie est de montrer ce qui n'est pas à expliquer. Elle examine les mystères dont l'existence nous est révélée par Dieu : elles les met en lumière, les éclaire par tous les moyens possibles pour leur donner leur pleine valeur, en faire saisir toute la portée. Quant à l'explication, elle reste cachée en Dieu seul.

La méthode de la science théologique sauvegardera donc tout d'abord respectueusement le mystère : elle en montrera la profondeur et l'incompréhensibilité. Mais ensuite, ces mystères deviendront pour elle autant de centres lumineux qui s'éclairent l'un l'autre et qui éclairent toute la vie surnaturelle. La raison s'efforcera d'étendre cette lumière aussi loin que possible. En second lieu, elle tâchera de donner une image, la plus adéquate possible, empruntée au monde de la nature accessible à notre intelligence; c'est-à-dire d'expliquer par analogie, sans jamais perdre de vue qu'elle se trouve sur le terrain du mystère.

Qu'on remarque d'abord quels sont les liens qui rattachent une théologie comprise de cette façon à la liturgie. Si la théologie est la science du mystère, la liturgie, elle, est la célébration des mystères : mystères quotidiens, mystères tout le long de l'année liturgique. Une bonne compréhension de la liturgie et une saine théologie vont de pair. La liturgie est le grand sacrement de la vie chrétienne : elle signifie et reproduit le mystère de la vie surnaturelle. La vie chrétienne est une vie baignée dans le mystère.

Pour cultiver en nous le sens chrétien, il est de toute nécessité de l'approfondir et de le purifier continuellement en retournant à ses sources. Cela fut aussi le grand mérite de Scheeben dans la théologie. Et l'impression, qui se dégage de ses œuvres comme de sa vie, est celle d'un sens chrétien profond et véritable, humble et respectueux. Mystérieux, surnaturel, voilà les mots qui reviennent constamment sous sa plume : tout se concentre autour d'eux. Il n'y a rien d'outré, d'extravagant, dans ses assertions; il y a seulement une merveilleuse logique, un développement de la foi, poussé aussi loin, creusé aussi profondément que possible [1].

Scheeben fut un grand pionnier du renouveau théologique et liturgique allemand. Tout ce mouvement s'appuie en grande partie sur lui. Il fut un travailleur : pierre par pierre, à force de courage et de patience il construisit l'édifice. Le service qu'il a rendu à la théologie est inestimable.

1. Il donna une preuve admirable de ce sens chrétien par sa fidélité à l'Église. Il s'en fit le champion dans d'innombrables articles, surtout au moment où la définition de l'infaillibilité pontificale (Concile du Vatican, 1870) suscitait dans l'Église d'Allemagne des polémiques et des défections douloureuses.

Les mystères du christianisme

Son livre intitulé : *Die Mysterien des Christentums* surtout est suggestif comme essai de synthèse. Il traite de neuf mystères, englobant toute la vérité chrétienne.

Le premier est celui de la Sainte Trinité. Qu'est-ce que la Sainte Trinité? Est-ce à nos yeux une belle constellation, mais qui ne nous touche pas beaucoup? Non! Voici le mystère chrétien par excellence, le mystère de la vie de Dieu, car Dieu vit. Il est vie. Toute vie dérive de la sienne, n'en est qu'une image plus ou moins atténuée. Qu'est-ce que Jésus-Christ est venu nous apprendre d'autre que le mystère de la vie du Père, du Fils et de leur Esprit, et son désir immense de communiquer cette vie aux hommes?

Cette communication dans la justice originelle, avant le péché d'Adam, fait l'objet du second mystère. Aussitôt que Dieu crée l'homme, il lui communique sa vie par la grâce. Il le place d'emblée dans l'état de justice surnaturelle. Il lui soumet toute la nature : il le fait lui-même le représentant de la nature pour le faire participer à sa gloire.

C'est, en d'autres termes, le mystère de l'adoption divine. Ce mystère dépasse la nature. Dieu aurait pu constituer l'homme dans un état de justice naturelle, c'est-à-dire donner à l'homme sa bonté propre comme créature raisonnable. C'est la justice sans laquelle il lui était impossible de le créer. L'homme se serait alors trouvé vis-à-vis de Dieu dans les rapports d'un serviteur à son maître.

En le rendant participant au mystère de sa vie propre, c'est-à-dire à sa Trinité, Dieu l'arrache pour ainsi dire à l'ordre de la création pour l'adopter dans son sein. Il lui communique quelque chose qui n'est plus

du domaine de la nature créée, une chose surnaturelle, et donc, pour la créature : mystérieuse. C'est le mystère de Dieu dans la création.

Afin de bien mettre en lumière la surnature, Scheeben trace continuellement la limite entre elle et la nature. La comparaison entre les deux est un moyen de développement auquel il retourne sans cesse. Faute de bien comprendre et maintenir cette limite, on retombera toujours dans le tort de confondre, de mettre les deux domaines sur le même plan.

Un des traits marquants de l'époque moderne fut de vouloir tout soumettre à son rationalisme. Elle vit des inventions et des découvertes étonnantes, mais son ambition refusa d'admettre des limites : elle expliqua tout, elle organisa tout d'après son critère. Elle a été destructrice de la nature, elle a nié le surnaturel.

D'autre part, la nature humaine, qui connaît d'autres aspirations que l'orgueil de la raison, frustrée dans celles-ci, non nourrie par cet aliment factice, ne retombe que trop dans le faux mysticisme et la superstition.

Entre ces deux aberrations, aussi funestes l'une que l'autre, il y a la forte santé du chrétien. Le chrétien porte la vie de Dieu en soi, il est le seul homme qui vive, car en dehors de Dieu il n'y a pas de vie : étant donné que Dieu a destiné l'homme à participer à sa vie propre. Le chrétien n'a pas besoin d'un faux mysticisme pour l'entraîner à vivre; il suit en tout la lumière de sa raison; mais celle-ci, il la soumet : il reconnaît le mystère de Dieu, il sait qu'il porte ce mystère en soi.

Voilà le juste et sain milieu que Scheeben enseigne sans défaillance : il emploie sa raison aussi loin qu'il le peut, mais c'est pour reconnaître et se soumettre. On voit à quel point une telle synthèse, plaçant toutes

les vérités chrétiennes sous un même jour, devient lumineuse. Donnons ici quelques idées empruntées au « mystère du péché ».

Le péché

Dans la suite des mystères, le péché vient en troisième lieu. Qu'est-ce que le péché? C'est une désobéissance à l'ordre voulu par Dieu, un refus de soumission. C'est une négation : la négation d'un bien voulu par Dieu. La créature s'oppose à son Créateur. Mais il y a une différence essentielle entre le péché tel qu'il se serait présenté dans l'ordre naturel, et celui qui se présente dans l'ordre surnaturel. Dans la première condition, le serviteur aurait offensé son Créateur et Maître. Dans la seconde, c'est l'enfant qui offense son Père. Et cette offense est non seulement incomparablement plus grande que la première : elle est mystérieuse. Pourquoi? Parce que le péché grave, formel, constitue la négation d'un bien surnaturel. C'est le mystère négatif : la négation du mystère de Dieu dans la création.

On entend habituellement par mystère du péché, le péché originel; mais ce péché n'est qu'un moment du grand mystère d'iniquité, qui, depuis le ciel, s'étendit jusqu'à la terre. Scheeben concentre d'abord toute son attention sur le péché en soi, tel qu'il est commis par une créature élevée à l'ordre surnaturel, et sur le mystère qui accompagne cette offense délibérée faite à Dieu.

Non seulement le péché offense Dieu, il est aussi une honte pour celui qui le commet : plus sa dignité et son intimité avec Dieu sera grande, plus grande sera la honte.

Il y a encore dans le péché un troisième élément néfaste : il va à l'encontre de l'inclination au bien que

Dieu a mise dans sa créature : Il a créé tout être juste et bon, orienté vers sa fin. En donnant à l'homme une destinée précise, Il lui donne aussi la force d'y parvenir, c'est-à-dire la tendance à accomplir sa loi et à se soumettre à Lui.

Dans l'ordre de la nature, cette inclination est imprimée dans la nature même, et exprimée par elle. Si l'homme s'y oppose, il s'oppose à sa propre nature.

Dans l'ordre surnaturel, l'homme reçoit, pour correspondre à sa destinée, un principe de vie également surnaturel : la grâce, et avec ce principe : une force et une inclination au bien surnaturel.

« C'est en cette propriété ou vertu surnaturelle, infusée par le Saint-Esprit, que consistent la bonté et la justice surnaturelles de l'esprit créé. Elle est vraiment d'une essence supérieure, puisqu'elle repose sur une certaine participation à la nature divine et qu'elle rend apte à prendre part à la vie divine ; c'est pour cela qu'elle est bonté et justice divine, elle est sainteté; et l'aspiration à Dieu et à l'accomplissement de sa loi est un amour filial, divin, que les théologiens appellent charité (*caritas*), un amour qui nous est inspiré par le Saint-Esprit lui-même, et qu'Il répand dans nos cœurs. Celui donc qui, bien qu'élevé à cet état, commet un péché ne contrarie pas seulement la bonté et la justice de sa nature, il contrarie la bonté et la justice de Dieu qui lui est communiquée, il contrarie le Saint-Esprit qui habite en lui comme souffle de vie divin, il contrarie la sainteté divine qui se compose infiniment moins avec le péché que la bonté naturelle de la créature. Et cette contradiction propre du péché avec la justice surnaturelle, lui donne dans l'ordre surnaturel une malice toute spéciale.

« Voilà comment le péché s'attaque au mystère de Dieu

dans la création. Il combat l'ordre de la grâce, et en le combattant, il pénètre jusqu'au mystère de Dieu, dans lequel le mystère de la grâce plonge ses racines. Le pécheur se révolte contre le Père éternel qui, dans son Fils, est devenu pour lui aussi un Père et qui l'a adopté avec Lui comme fils. Il injurie en soi-même le Fils de Dieu, dont il portait l'image, d'après l'exemple duquel il devait conserver l'union la plus parfaite et la plus inséparable avec le Père éternel. Il s'oppose au Saint-Esprit qui souffle en lui, qui l'unissait dans une unité vivante avec le Père et le Fils. Il outrage le profond et sublime sanctuaire de la divinité dans ses rapports avec la création ; il déchire les liens délicats qui les unissaient. Non seulement il trouble l'ordre de la grâce : il trouble l'ordre des personnes divines, tel qu'il était reproduit, prolongé en lui. »

Pourquoi le péché exclut-il cette bonté et justice surnaturelle de l'âme? Parce qu'il se dresse tout droit contre elle.

Dans l'ordre de la nature, l'homme repousse aussi, par le péché, la bonté et justice naturelle. Mais il est incapable de la supprimer effectivement. Il ne peut pas détruire sa nature. Il peut contrarier ses inclinations, les énerver, étouffer sa voix, mais elle protestera éternellement.

Il en va tout autrement dans l'ordre surnaturel. La sainteté n'est pas un don essentiel à la nature, et le péché grave, formel, est en contradiction morale absolue avec elle. En vertu de cette incompatibilité, le pécheur qui se dresse contre la charité (*caritas*), l'exclut positivement. Dieu n'a aucun motif de maintenir en lui, contre lui, ses dons surnaturels. C'est le péché mortel. Il ne se trouve rien de semblable dans le domaine de la nature. C'est une espèce de suicide.

Par sa faute, l'homme contracte une dette vis-à-vis de Dieu. Dans l'ordre de la nature, il ne s'ajoute rien à cette dette, sinon peut-être un affaiblissement de l'inclination au bien, de la volonté bonne : elle n'exclut pas la justice naturelle. La nature elle-même reste bonne, et il suffirait de remettre la volonté dans le droit chemin. Sinon nous aurions une perversion de volonté continue, un péché actuel continuant comme actuel.

Dans l'ordre surnaturel, au contraire, le péché supprime la justice. Le pécheur a rompu le lien qui l'unissait à Dieu : il en reste séparé aussi longtemps que le lien n'est pas rétabli. L'acte injuste a marqué son âme d'un sceau : il se trouve dans un état négatif, privé de l'union avec Dieu et de l'inclination vers Lui (*caritas*). Dieu retire sa grâce, mais c'est parce que nous nous opposons à la justice qu'elle opère en nous. L'absence de justice surnaturelle est en même temps péché et châtiment pour le péché. L'âme garde, outre la responsabilité de son acte, une empreinte réelle, une qualité négative : son manque coupable de sainteté. C'est le péché habituel théologique.

Aussi longtemps que cet état n'est pas détruit par une miséricordieuse intervention de Dieu, il ne mérite que sa haine et sa colère. Celle-ci est d'autant plus justifiée, que l'homme se trouvait plus proche de Dieu auparavant.

Pour représenter le péché habituel, il ne faut pas s'en tenir à l'image d'une tache sur l'âme . le péché grave et formel laisse plus qu'une marque moralement continue de déshonneur: il produit une véritable altération de l'âme. Comme un nuage opaque qui se place entre Dieu et l'âme, il prive celle-ci de sa beauté surnatu-

relle, il anéantit l'image de Dieu, brise toutes les relations et plonge l'âme dans les ténèbres.

Si on ne comprend pas bien cela, il pourrait paraître que le péché fait retomber l'homme du niveau surnaturel au niveau de la nature. En réalité, sa faute le fait descendre aussi bas au-dessous de la nature qu'il se trouvait élevé au-dessus auparavant.

Remarquons que tout ce qui a été dit jusqu'ici ne s'applique strictement qu'au péché personnel.

Le péché dans son origine

Il y a également un élément mystérieux dans l'origine du péché. Pour l'éclairer, Scheeben recourt encore à la comparaison avec le domaine de la nature pure.

La nature déjà tend à aimer Dieu, à se soumettre à Lui; elle répugne à se détourner de Lui. Mais la simple nature créée est encore trop éloignée de Dieu, trop confinée en elle-même, pour qu'une défection y apparaisse de suite comme une monstruosité. La nature créée vient de Dieu et du néant; par essence elle est défectible : le péché n'y est pas quelque chose de mystérieux.

Au contraire, la bonté surnaturelle de la créature procède immédiatement de Dieu : c'est une participation à la bonté divine. Elle est aussi contraire au péché que le feu l'est à l'eau, la lumière aux ténèbres. Elle tend directement à rendre la créature impeccable, comme Dieu lui-même est impeccable. Une fois cette participation à la nature divine définitivement établie, une fois l'âme complètement unie à Dieu dans l'état de gloire, le péché devient une impossibilité.

Dans l'état d'épreuve, cette absorption dans la sainteté divine n'étant pas entière, la défection est encore

possible. Mais c'est la même sainteté qui est l'apanage de l'âme. Saint Jean ne dit-il pas : « Celui qui est né de Dieu ne pèche pas, car le germe de Dieu reste en lui; il ne peut pas pécher parce qu'il est né de Dieu » (I Joan., III, 9) ? L'âme ne peut pécher que si la semence de Dieu s'éloigne d'elle, si elle s'arrache elle-même au sein de Dieu.

Cette défection est d'autant plus mystérieuse qu'elle ne peut naître qu'en l'état d'union avec Dieu. Le péché ne peut pas avoir son origine dans le pur néant. Il provient du bien que Dieu a mis dans sa créature : s'appuyant sur ce bien, elle se détourne de Lui.

La créature d'elle-même est néant. Dieu de soi-même est tout. Tout ce que la créature possède, elle le tient de Dieu : tout lui est motif de rendre grâces à Dieu. C'est Lui, qui a tout donné dans un amour libre.

Dans tout ce qu'elle possède, la créature dépend de Dieu; et plus elle possède, plus elle dépend de Dieu, et lui doit de la reconnaissance.

Cette dépendance même fait l'objet de son épreuve. Elle peut devenir le point de départ de la révolte et de la défection. Si la créature s'irrite de ne pas tenir d'elle-même sa bonté; si elle veut disposer du bien qu'elle a reçu comme si elle ne l'avait pas reçu; si enfin elle désire plus que Dieu, par libre amour, ne lui destine; en un mot, si elle veut être comme Dieu : alors le don de Dieu devient sa pierre d'achoppement. Plus elle reçoit de Dieu, plus elle sera portée, d'une part, à lui rendre grâces, ou, de l'autre, à se révolter contre lui. La soumission et la reconnaissance sont un joug insupportable à celui qui veut être comme Dieu.

Voilà comment notamment nous devons nous représenter la chute de l'ange. Nous disons d'un péché qu'il est démoniaque quand il se produit, non par faiblesse

ou par ignorance, mais en pleine connaissance de cause, les yeux ouverts, par pure malice. L'ange transforma le plus beau don du Saint-Esprit dans le plus noir abîme de la haine de Dieu. Cela se reproduit dans une certaine mesure chez les hommes dans le péché contre l'Esprit-Saint.

Quand l'homme, par pure malice, pèche contre la grâce, la destruction est si effrovable, que, tel les démons, il ne pourrait plus même désirer le bien naturel, si Dieu n'intervenait par un des plus beaux miracles de sa grâce.

Dans l'état actuel de l'humanité, il faut toujours tenir compte de l'ignorance et de la concupiscence. Cet état de faiblesse ne fut pas l'originel. Adam en était préservé par le don d'intégrité. Le péché était accompli dans sa volonté avant qu'il ne s'y mêlât de la concupiscence. Un tel péché ne pouvait être que de l'orgueil. Le serpent dit à Ève : « Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger du fruit de l'arbre? » et : « Vous serez comme des dieux. » Le péché d'Adam fut plus grand que le péché d'Ève, parce que, comme dit l'Apôtre (1 Tim., II, 14) : le serpent trompa Ève, tandis qu'Adam agit en pleine connaissance de cause.

La malice de ce péché n'atteint pas cependant celle de l'ange. La connaissance de l'homme n'était pas aussi pure, ni sa volonté aussi puissante, bien qu'elle ne fût pas liée à la sensualité au même degré qu'aujourd'hui. Le contre-coup du péché sur la nature fut aussi tout autre : l'ange perdit irrévocablement sa dignité; quant à la nature de l'homme, elle fut profondément ébranlée : la perte de l'intégrité la plongea dans une pénible misère. Celle-ci pouvait, ou bien conduire l'homme à une révolte plus grande encore, ou bien l'amener au repentir et à la soumision.

On a vu apparaître ici la solidarité entre les anges et les hommes. L'ange déchu tente l'homme. Une même grâce les unissait tous deux dans le sein du Père, les rendait semblables à Dieu. Les anges fidèles s'évertuent à garder les hommes dans la fidélité à la grâce. Les démons, furieux et jaloux de ce que le trésor qu'ils ont perdu soit passé à d'autres, font tout pour les faire tomber. D'où le combat terrible, occulte et mystérieux entre le ciel et l'enfer, entre la lumière et les ténèbres, la sainteté et l'impiété, entre la grâce surnaturelle et la malice infernale, combat dont l'humanité est devenu l'objet et le théâtre. D'où le grand mystère d'iniquité, qui contrecarre sans trêve le mystère de la grâce de Dieu.

« Ce *mysterium iniquitatis*, dont parle l'Apôtre, n'est autre chose que l'action ininterrompue du Malin dans le genre humain. Il veut détruire la grâce, et avec la grâce, la nature. Il est la révolte contre la grâce, introduite dans l'humanité par le souffle pestilentiel de l'esprit mauvais, révolte qui exerce son contre-coup destructeur sur toute la nature. Dans le domaine du mal, d'innombrables phénomènes nous surprennent par leur caractère tout spécial de perversion : tels la guerre systématique contre tout ce qui est bon et saint, la haine implacable contre l'Église et ses serviteurs, le culte de Moloch, les vices contre nature des païens: voilà autant de faits qui ne trouvent pas leurs explications dans les passions humaines. Ils indiquent un abîme effroyable de malice et de ténèbres, qui se cache sous nos pieds. Il n'est pas donné à la raison de descendre dans ces profondeurs, de connaître les puissances obscures qui y règnent; seule la foi, qui nous révèle le grand mystère de la grâce, de la lumière et de l'amour, nous permet de jeter aussi un regard dans

l'infernal abîme du péché, des ténèbres, de la haine, dont nous avons autant à craindre que nous avons à espérer du premier. »

Scheeben termine la première partie de son *Mystère du péché* par l'examen d'une opinion théologique : Lucifer se serait révolté contre le Fils de Dieu incarné, destiné, selon l'Apôtre, à devenir la tête des puissances célestes : un homme deviendrait le Fils de Dieu et serait leur chef. Si cette opinion est vraie — il y a de sérieux motifs de l'admettre — elle jette une étonnante lumière sur l'histoire du *mysterium iniquitatis*. La révolte de Satan eut alors sa conséquence logique dans le meurtre de Dieu perpétré sur le Calvaire.

« Cet aspect du mystère d'iniquité nous montre pourquoi le démon poursuit les hommes avec un tel acharnement. Ce n'est pas seulement parce qu'ils doivent atteindre à la gloire que lui-même a perdue qu'il les persécute, c'est encore bien plus parce qu'ils sont membres du corps de l'Homme-Dieu. Il poursuit l'humanité à cause de son Chef. Il se révolte contre Celui-ci parce que, comme chef, il s'est uni aux hommes. Il n'a ni paix ni trêve qu'il n'ait détruit la race humaine qu'il n'ait établi sur terre son règne, le règne de la mort; qu'il n'ait réduit les hommes à lui rendre hommage, à l'adorer, à lui offrir des sacrifices, plutôt qu'à l'Oint du Seigneur. Mais ce sont des sacrifices de mort, de honte et d'ignominie qu'il veut. Voilà pourquoi il persécute le genre humain dans ceux qui se sont ralliés sous l'étendard de l'Incarnation du Fils de Dieu, qu'il tâchent d'anéantir le royaume de l'enfer en eux-mêmes et dans les autres. Et puisqu'une femme était destinée à devenir Mère de Dieu et reine des anges, la haine de l'enfer se tourna contre cette femme et contre sa race. »

Dans la seconde moitié du chapitre, Scheeben traite plus spécialement du péché originel, de ses conséquences pour Adam et sa descendance, de la concupiscence, du règne du mal et de Satan dans le monde, et du dessein final de Dieu, qui fera contribuer toute cette misère à la victoire éclatante de son Fils et de ses membres.

Toutes ces choses n'apparaissent pas maintenant. Elles nous ont été révélées par Dieu. Elles apparaîtront un jour pour la gloire de ceux qui auront cru en sa parole.

Dom Augustin Kerkvoorde, O. S. B.

La France et sa mission de charité dans le monde

Introduction

Ces pages ont été pensées et rédigées par notre ami Joseph Loiret pendant les dernières semaines, on pourrait presque dire pendant les derniers jours de sa vie. Frappé par une attaque d'hémiplégie en novembre 1936, demeuré physiquement très atteint, puisqu'il éprouvait les plus grandes difficultés à parler et qu'il était resté paralysé du côté droit, il avait gardé une entière lucidité. Par un prodigieux effort de volonté, qui peut-être hâta sa fin, il était parvenu à demeurer en contact avec le monde extérieur sur lequel il souhaitait d'agir, par sa prière d'abord qui était incessante, par l'exemple de sa souriante acceptation, si profondément édifiante pour tous ceux qui l'approchèrent au terme de son existence, enfin par l'expression des pensées qu'il méditait aux heures de longues réflexions que lui imposait le silence auquel il était à peu près condamné.

Il avait réussi, déjà malade, à apprendre le maniement de la machine à écrire qu'il utilisait de sa main gauche, et c'est ainsi qu'il a pu mettre lui-même au point presque tout le manuscrit que nous publions : seules les dernières pages n'ont pas été intégralement rédigées par lui. Mais le texte en a pu être établi, au rythme même de son esprit et de son cœur, par la main pieuse d'une de ses filles qui ne le quitta pas durant les longs mois de sa maladie.

Les pages qui suivent nous paraissent mériter d'être connues à un double titre: elles sont le témoignage d'une âme incomparable, qui a voulu, jusque dans son atroce épreuve

physique et morale, mettre ses dernières forces au service de la divine charité. Au surplus, ce témoignage n'est pas seulement un acte héroïque; il est pour notre monde en désarroi, à tout le moins pour les hommes de bonne volonté, l'exhortation d'une intelligence pénétrante et déjà éclairée des lumières d'En-haut, à entrer enfin dans les voies de prière, de sacrifice et d'amour, qui seules peuvent éloigner notre société de l'irréparable catastrophe dont elle est menacée.

A. MICHELIN.

I. — VISION RAPIDE DU MONDE MODERNE

Les voies de Dieu ne sont pas nos voies, et, dans la direction du monde, Il ne tient pas compte des moyens qui, à notre prudence humaine, paraîtraient les meilleurs.

Quand Il veut que son action soit hors de toute contestation possible, Il met sa signature seule à l'appui de ce qu'Il fait. Le jour où les petits, les pauvres, les malades, les enfants, apparaîtront comme les instruments privilégiés de sa Providence, on pourra être sûr que la main de Dieu est là; on pourra s'attendre à ce que de grandes choses se préparent.

Nous vivons actuellement de pareilles heures.

Nous assistons à une transformation du monde, dont les limites habituelles depuis vingt siècles, sont en train de s'effacer sous la poussée des inventions de la science. Les distances, rapprochées hier par le chemin de fer, demain par l'avion, s'apprêtent à faire tomber les murailles de Chine qui convenaient à d'autres époques. L'univers va entrer, qu'il le veuille ou non, dans la voie d'une Société des Nations où les intérêts de tous sont étroitement liés et s'enchevêtrent de plus en plus. A cette poussée se mêlent, dans une confusion extrême,

des doctrines séduisantes, qui répandent les pires erreurs du matérialisme sans âme. Le communisme, que rien n'arrête plus, déferle sur le monde, menant à la terreur et à l'esclavage les peuples momentanément trompés par son idéal fallacieux. Et, à l'extrême opposé, d'autres erreurs plus captieuses, mais non moins dangereuses, puisqu'elles ne sont qu'un réveil du paganisme, s'acheminent par d'autres voies vers le même but.

Le christianisme seul apparaît comme le défenseur de la vraie civilisation menacée. De toutes parts, les peuples angoissés se tournent vers lui.

Il y a longtemps que son action se précise. Qu'on se rappelle la place prépondérante prise ces cinquante dernières années par la Papauté! Qu'on relise les encycliques lumineuses de Léon XIII et de Pie XI sur toutes les grandes questions intéressant le monde! Qu'on pense à l'héroïque sainteté de Pie X et à son décret sur la communion fréquente, plus particulièrement sur la communion des petits enfants! Il suffit de se remémorer la situation de l'Église au lendemain de la disparition de son pouvoir temporel, pour être frappé du changement qui s'est produit. Voilà qu'elle retrouve son autorité, encore incomparablement accrue, et qu'elle voit luire des lendemains magnifiques, dont ceux-là seuls qui ignorent les promesses divines de son Fondateur peuvent s'étonner!

Partout, les voies semblent prêtes pour une nouvelle Pentecôte. La Chine, qui renferme le quart de l'humanité, s'éveille d'un long sommeil et s'ouvre au catholicisme. Dans l'Inde, les conversions afflueraient s'il y avait assez de prêtres pour les recevoir. Au Japon, il existe encore, malgré l'interdiction formelle faite pendant de longs siècles, à tout prêtre d'exercer son ministère, des chrétiens descendant des premiers convertis de

saint François-Xavier. L'Afrique est transformée dans certaines parties, comme le Cameroun, où l'on ne sait comment suffire aux conversions qui se multiplient, et comme l'Ouganda où le martyre des premiers chrétiens est suivi d'une efflorescence nouvelle. Et nous voyons l'Évangile se répandre jusque dans les contrées les plus sauvages et les plus reculées, depuis la Patagonie et la féroce Papouasie, jusqu'aux terres froides et inhospitalières des Esquimaux. Au surplus, comme le confiait le Souverain Pontife au cardinal Verdier, de tous côtés, les malheureux se tournent vers le Pape; nos frères séparés, les musulmans, les païens eux-mêmes, tous ceux qui souffrent moralement nous appellent à leur secours.

Et nous savons comment la moisson commence à germer par la préparation du clergé indigène; en sorte qu'à la formation, par l'œuvre de Saint-Pierre-Apôtre, d'une élite de prêtres chaque jour plus nombreux et mieux instruits qu'à l'origine, s'ajoute celle, jusque dans les contrées les plus lointaines, des évêques prêts à remplacer les missionnaires dont le travail est toujours trop lourd et la moisson trop abondante.

Partout aussi, des Congrès eucharistiques viennent faire éclater aux yeux du monde, dans les cinq parties de la terre, et célébrer depuis Carthage jusqu'à Chicago, depuis Manille jusqu'à Buenos-Ayres, le triomphe de Jésus-Hostie.

Partout de nouvelles églises se créent; partout la préoccupation apparaît de ne pas avoir une peuplade qui n'ait une église catholique, rattachée au siège de Pierre, et de trouver le plus tôt possible parmi les éléments indigènes, parmi les nouveaux convertis, des fidèles par lesquels puisse s'accomplir l'effort de conversion d'un avenir peut-être très prochain. L'Église est toujours disposée à accueillir ces multitudes inconnues, à

leur faire connaître la loi d'amour de l'Évangile, seul moyen de sauver le monde qui risque de disparaître dans un conflit sans issue, sous le poids accumulé de toutes les erreurs du communisme et du néo-paganisme. Comme aux premiers siècles du christianisme, alors que l'Empire romain en décomposition se trouvait au bord du gouffre, nous sommes, après vingt siècles de christianisme, devant « un état de choses à certains égards plus obscur, plus inhumain que celui qui l'avait précédé [1] ».

C'est l'heure où l'*Apostolat de la Prière*, déjà puissant par l'humilité et la sainteté de son organisation, se double d'une œuvre nouvelle, toute spirituelle, aussi, mais plus féconde encore, puisqu'elle demande à tous ceux qui en font partie d'accepter, de supporter et d'offrir à Dieu leurs souffrances pour l'avènement de son règne : l'*Apostolat des malades*. Il n'y a guère plus de dix ans que l'initiative en fut inspirée à un prêtre hollandais, par l'exemple du Curé d'Ars; et actuellement, l'extension en est si prodigieuse que le Pape n'a pas craint de lui confier la conversion du monde et de prononcer à cette occasion le nom d'une nouvelle Pentecôte.

Et voici les progrès de la « Croisade eucharistique » et du « Chapelet des enfants », témoignage touchant d'une mobilisation spirituelle de plus en plus active des tout-petits : la présence de saints parmi ces derniers peut autoriser tous les espoirs.

Appuyé sur cette aide de l'ensemble du monde chrétien, le Pape lui-même retrouve, après des mois de souffrances, à plus de quatre-vingts ans, une miraculeuse énergie, et adresse au monde stupéfait ses encycliques sur le communisme et le néo-paganisme, faisant appa-

1. Discours du cardinal Pacelli à Notre-Dame, 13 juillet 1937.

raître avec une éclatante netteté la lumière de l'Église.

Le fameux culte du « progrès » avait renversé l'ordre des valeurs : l'argent, maître du monde, l'homme, serviteur du travail, esclave de l'argent qu'il veut conquérir. Nous n'avions pas lu cela dans l'Évangile. Nous y voyons au contraire que l'argent doit être subordonné à la valeur humaine; le travail, nécessaire à l'homme pour remplir sa destinée, n'a de valeur que s'il est un moyen de la remplir; ni le travail, ni l'argent, ne sont des biens en soi, et la valeur humaine, si grande qu'elle soit, n'est à considérer que par sa fidélité à suivre la parole du Christ : « Aimez-vous les uns les autres. » Et le vicaire du Christ, aux bords de la tombe, se dresse en face du monde angoissé, ce vieillard mourant entend l'appel de ses fils. Pour rétablir la valeur de la destinée humaine, un seul salut existe, il faut ouvrir l'Évangile, et vivre sa loi d'amour qui domine le monde.

II. — Vocation de la France

Devant le grand péril qui menace les peuples, la parole est à la France. C'est du moins à elle que s'est adressé, au lendemain des fêtes mémorables de Lisieux, sinon le Pape lui-même, du moins son « légat », le cardinal Pacelli.

Pour « cette tâche gigantesque qui incombe à la génération présente », une croisade est nécessaire, entraînant, pour notre patrie comme pour toutes les nations, la mise en commun de toutes leurs ressources morales. Et cette croisade est si nécessaire pour la paix et la sécurité du monde, que le Pape lui-même devait la proclamer et l'étendre à l'univers dans son message de Noël, connu maintenant du monde entier.

Dans le discours qu'il prononça à Paris, sous les voûtes de Notre-Dame, le cardinal Pacelli a fait à la France et à sa vocation un inoubliable appel :

« Soyez fidèles, disait-il, à votre traditionnelle vocation! Jamais heure n'a été plus grave pour vous en imposer les devoirs; jamais heure plus belle pour y répondre! Ne laissez pas passer l'heure, ne laissez pas s'étioler les dons que Dieu a adaptés à la mission qu'il vous confie! Ne les gaspillez pas, ne les profanez pas au service de quelque autre idéal trompeur, inconstant et moins digne de vous![2] »

Quelle est donc la vocation de cette France sur laquelle se sont acharnés et s'acharnent encore tant d'efforts de déchristianisation ?

« Le passage de la France dans le monde à travers les siècles est une vivante illustration[3] » de sa mission religieuse; c'est cette « lumière... qui n'a jamais... subi d'éclipse, c'est toute la suite ininterrompue de saints et de héros qui, de la terre de France, sont montés vers le ciel... pour guider la marche de leur peuple[4] ». Aux tournants de l'histoire, en dépit des heures troubles où elle a méconnu sa mission, nous voyons se profiler le *vrai visage de la France*, de notre France, *mère des saints, inspiratrice des grands apostolats*. Et le Cardinal, convaincu que « les catholiques de ce pays, de toutes classes et de toutes tendances, ont compris la tâche apostolique que la Providence divine leur confie[5] », en marque son « inébranlable espérance[6] ».

2. Discours du cardinal Pacelli, *ibid.*
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*
5. *Ibid.*
6. *Ibid.*

L'heure paraît singulièrement opportune pour répondre à un tel appel.

C'est, en effet, suivant la juste observation de Mgr Bruno de Solages, « au moment où l'Église de France apparaît moins influente, plus pauvre, mais aussi plus spiritualisée que jamais, que ceux qui ne croient pas encore commencent à se tourner vers elle[7] ».

C'est ce qui s'est passé au début du siècle, lorsque la France chrétienne, renonçant, sur les injonctions de Pie X, aux cultuelles qu'on lui proposait, a accepté la pauvreté plutôt que de conserver ses biens moyennant une concession dangereuse pour la fermeté de sa foi. De ce jour date un renouveau spirituel dont les bienfaits ont eu dans notre pays de profonds et durables retentissements.

Et voici que, ces derniers mois, une révolution vient de se produire sans qu'un cri de révolte ait été lancé par ceux-là mêmes qui en étaient les victimes : la fortune de la France a changé de mains sans qu'un conflit sanglant ait éclaté. Tout vaut mieux que la guerre civile. Plaie d'argent n'est pas mortelle. Et la France, que beaucoup considéraient comme préférant les biens matériels à la concorde sociale, a accepté sans une plainte. Tout n'est pas parfait assurément; et l'on peut craindre les répercussions qui peuvent se produire dans le pays. Mais c'est déjà beaucoup qu'il n'y ait plus, aux yeux de tous, identité entre la richesse et le bonheur.

Le résultat ne s'est pas fait attendre. Le gouvernement, socialiste et anticlérical d'hier, pour rendre hommage au Pape et à son légat, assiste par ses représentants au triomphe de Lisieux. Et il s'en est fallu de bien

7. Conférence de Mgr Bruno de Solages au théâtre des Ambassadeurs, 22 janvier 1938.

peu que le palais de Versailles ne fût affecté au Souverain Pontife si sa santé lui avait permis de venir lui-même en présider les fêtes.

Dans les derniers mois, on a vu se dérouler une suite de manifestations catholiques d'une ampleur inattendue : outre Lisieux, ce furent le congrès stupéfiant de la J.O.C., le cinquantième anniversaire de la C.F.T.C., la Semaine sociale de Clermont-Ferrand, les fêtes jubilaires de la Fédération sportive des patronages de France, etc.; un renouveau de vie chrétienne s'est manifesté partout.

Ce renouveau n'est pas pour surprendre quand on se rappelle l'histoire.

Le temps n'est pas si loin où la vocation extraordinaire de Jeanne d'Arc entraînait les masses dans la libération de la France, préservant ainsi la fille aînée de l'Église du schisme anglican, et la conservant au catholicisme à l'heure critique de la Réforme.

Il y a moins longtemps encore que, sur la terre de France, se sont passées d'étonnantes merveilles.

Comme si Dieu se plaisait à y placer le berceau et l'origine des grands apostolats, on y voit successivement prendre naissance : la Propagation de la Foi, organisée à Lyon par Pauline Jaricot, et ses filiales comme l'œuvre de la Sainte-Enfance à Nancy et l'œuvre de Saint-Pierre-Apôtre à Caen, puis, sur l'initiative de Mlle Tamisier, les Congrès eucharistiques. La J.O.C., qui, il y a dix ans, n'existait pas encore, prend également en France un développement prodigieux et va peut-être transformer la classe ouvrière.

Mais voici, dans l'ordre surnaturel, des faveurs plus significatives encore. A Paray-le-Monial, Notre-Seigneur se présente à Marguerite-Marie et lui confie la mission de propager la dévotion à son Sacré-Cœur.

A Lourdes, l'apparition de la Vierge à une simple bergère et les miracles qui s'y produisent font accourir les foules; le surnaturel y éclate presque à chaque pas et toutes les nations, à l'exemple de Bernadette, viennent entendre l'appel de Marie à la prière et à la pénitence.

Enfin, aujourd'hui, nous avons la grande « petite sainte » de Lisieux, hier encore inconnue, et qui, d'un humble couvent de carmélites, étend ses grâces, comme une « pluie de roses », sur le monde entier. Invoquée par les missionnaires, dont elle est la patronne, elle invite tous les chrétiens à pratiquer sa « petite voie d'abandon » et à convertir le monde.

Faits étranges, et qu'il est impossible de ne pas remarquer quand on évoque l'histoire de la France et du monde en ces derniers temps! Quelle peut être l'intention de Dieu, — il y en a une certainement, — car Il n'a pas suscité ces saints et ces saintes sans avoir une volonté marquée dont ils sont les propagandistes, et, si l'on veut, les missionnaires. A quiconque veut réfléchir, l'action de la Providence apparaît manifeste.

« Comme il est nécessaire que nous, catholiques français, dit François Veuillot, nous répondions avec empressement à cette voix d'En-Haut qui s'adresse à nous comme aux autres, mais qui s'adresse à nous plus impérieusement qu'aux autres... Oui, de par notre vocation séculaire, de par les appels dont notre génération est l'objet, nous avons dans le rayonnement de l'Évangile, dans le rétablissement de la paix du Christ, une mission à remplir[8]. »

Si Dieu, pour lancer cette « croisade de la paix et de la charité », daigne, par la voix de son Pontife, comme

8. François Veuillot, *Le Congrès de la Charité*, dans *La Croix* du 19 janvier 1938.

au temps des premières croisades, faire appel à notre peuple, « ce n'est pas seulement pour récompenser les vertus de nos ancêtres »; n'est-ce pas surtout pour promouvoir « l'action de leurs descendants[9] » ?

La France se doit de répondre aux besoins de son avenir encore plus qu'aux souvenirs de son passé. Elle ne faillira pas à son « honneur de nation chrétienne »; elle remplira son « devoir de peuple missionnaire[10] ».

Si elle veut reprendre à la tête du monde cette place de choix, servir d'entraîneur à toutes les nations chrétiennes pour une croisade de charité, si elle veut, comme au temps de saint Remi et de saint Louis, chassant tout égoïsme, continuer à suivre un idéal et répandre à travers l'univers le message du Christ, elle doit d'abord se convertir.

Désormais, il faudrait que nul ne puisse la suspecter de mettre son intérêt particulier, intérêt politique ou autre, avant l'intérêt général. Il faudrait que tous reconnaissent en elle l'ardent désir d'obéir d'abord au grand devoir de charité, de s'oublier pour autrui, de reprendre la tradition de saint Louis dont, après sept siècles, le prestige l'enveloppe encore d'un reflet étincelant.

Il y a donc tout à gagner à renoncer, pour le triomphe de la « charité », aux avantages que l'on pourrait attendre du jeu de l'intérêt; des succès ainsi obtenus n'ont qu'un temps et se retournent ensuite contre leurs bénéficiaires, tandis que la conviction, bien ancrée chez tous, que la bonne foi et la charité animent l'action, est prodigieusement rémunératrice pour un lointain avenir. Que l'on songe à la révolution qui se produirait dans les cœurs à voir la charité remplacer l'égoïsme,

9. François Veuillot, *ibid.*
10. Id., *ibid.*

au rendement merveilleux qu'on pourrait espérer si tous les hommes travaillaient d'une même âme au même idéal!

III. — Réponse de la France a cet appel : croisade de charité

Pie XI, dans l'encyclique sur le communisme, écrit : « Comme aux époques des plus violentes tempêtes dans l'histoire de l'Église, aujourd'hui encore le remède fondamental consiste dans une rénovation sincère de la vie privée et publique selon les principes de l'Évangile chez tous ceux qui se glorifient d'appartenir au Christ, afin qu'ils soient vraiment le sel de la terre, et préservent la société humaine de la corruption totale[11]. »

Et le Pape poursuit en rappelant, avec une particulière insistance, deux préceptes de Notre-Seigneur qui s'appliqueraient tout spécialement aux conditions présentes du genre humain : le *détachement des biens de la terre* et la *loi de charité.*

Le premier nous met à notre place et nous rappelle une vérité de bon sens, bien méconnue pourtant et que nous ne devrions pas oublier. — Le second est la grande leçon que Jésus-Christ est venu apporter au monde, sur la primauté de la charité, grâce à laquelle nous pouvons transformer toute notre vie et éclairer celle des autres.

1° *Détachement des biens de la terre*

Bienheureux les pauvres en esprit, — c'est la leçon sur l'argent, idole de la société présente. Nous voyons

11. Encyclique *Divini Redemptoris.*

ce qu'il faut en penser avec le Christ. Et le Saint-Père de préciser : « Tous les chrétiens, riches ou pauvres, doivent toujours tenir leurs regards fixés vers le ciel, et ne jamais oublier que nous n'avons pas ici-bas de cité permanente, mais que nous cherchons celle qui est à venir[12]. »

S'adressant aux plus déshérités d'entre les hommes, le Saint-Père rappelle qu'ils doivent toujours rester des « pauvres en esprit » et que, tout en cherchant à améliorer leur sort, ils doivent placer dans leur estime les biens spirituels au-dessus des biens et des jouissances terrestres : « Qu'ils se souviennent qu'on ne réussira jamais à faire disparaître de ce monde les misères, les douleurs et les tribulations; qu'à cette loi personne n'échappe, pas même ceux qui, en apparence, semblent très heureux[13] », toujours inquiets et insatiables de posséder davantage.

Puis la parole du Pape s'adresse aux riches : les biens de la terre ne sont pas notre propriété, nous en sommes seulement des « administrateurs », des « usufruitiers[14] ».

Mais alors, quelles conséquences porte en soi ce précepte évangélique! Tout change immédiatement, peut-être même la part que nous donnons à notre budget de « charité ».

Toujours à court d'argent, n'est-il pas vrai que nous n'en trouvons pas pour les malheureux, alors que nous en trouvons pour mille futilités que nous considérons comme nécessaires ? Beaucoup d'entre ces besoins sont factices, souvent même superflus; en chrétiens, nous

12. Encyclique *Divini Redemptoris.*
13. *Ibid.*
14. *Ibid.*

devons mettre au premier plan les besoins essentiels de nos œuvres; nous avons donné au reste trop, beaucoup trop, nous devons réserver au budget de charité une priorité toujours intangible.

Cette priorité intangible, oserions-nous la fixer ailleurs ? Réfléchissons-y. Quelles sont les dépenses que nous considérons comme nécessaires ? Comment les fixons-nous ? Songeons-nous à comparer le train de vie habituel en notre pays à celui des habitants d'autres pays ? Certes pas avec les dépenses de ceux de l'Europe centrale, ou de la Pologne, ou de l'Italie. Ne parlons même pas de la Russie. Et pas davantage du Japon ou de l'Inde. Partout ailleurs on dépense moins, partout on vit à moindre compte, et, si l'on excepte les États-Unis et l'Angleterre, nous sommes des privilégiés qui s'ignorent. La réalité, c'est que nous avons laissé nos besoins croître bien plus que nos ressources, et nous estimons ne plus avoir ce qu'il faut pour vivre quand nous avons ce qui comblerait les désirs de la presque totalité du monde.

Fixons donc à une proportion raisonnable nos dépenses; réservons-nous une marge pour les dévaluations qui viendront forcément [15]; par-dessus tout, ayons notre budget de charité intangible, et ne disons pas que telle ou telle de nos dépenses ne peut être amoindrie : car nous devons faire passer auparavant les dépenses des œuvres, des pauvres, et des missions.

Nous ne pouvons négliger, en effet, l'effort bien particulier à fournir pour les missions. L'œuvre de la Propagation de la Foi, par exemple, si chère à nos cœurs

15. Ces lignes étaient écrites en février 1938, peu avant la mort de M. Joseph Loiret. On se rappelle que, dès le mois d'avril, une nouvelle dévaluation était décrétée.

de Français, a trouvé chez nous, pendant longtemps, la majeure partie de ses ressources, notamment dans la cotisation de un soú par semaine des petites bourses. Depuis la guerre, malgré le relèvement progressif des cotisations (portées de 1 à 3), le franc-Poincaré ne valant plus que cinq fois moins que le franc-or, la part de notre pays dans l'offrande du monde n'a pas cessé de diminuer, et, à l'heure actuelle, après deux dévaluations [16], la contribution de la France s'est trouvée brutalement réduite de moitié.

2° *Loi de la Charité*

Mais passons à la seconde mesure à prendre, à l'application de la loi de la charité.

Les paroles du Pape sont encore plus catégoriques : hier dans l'encyclique *Divini Redemptoris*, aujourd'hui dans ses conseils aux évêques de France ou dans sa déclaration du 25 décembre, sans cesse, sa voix rappelle comme un leitmotiv le « grand besoin de l'heure présente »... « la charité, la charité »... « On dirait que les hommes ne savent plus s'aimer... », et de tout son cœur, sans se lasser, il nous lance avec confiance un émouvant et impérieux appel en faveur de cette « maternelle » charité dont il voudrait qu'un nouvel élan conquérant soulève les chrétiens. Son cœur de père ne peut que constater avec douleur et indignation que le commandement de la charité, « signe précieux et marque distinctive des vrais disciples du Christ »... « reste encore incompris et n'est pas vécu dans la pratique quotidienne [17]... »

16. Cette page a été également écrite après la seconde dévaluation.

17. Encyclique *Divini Redemptoris*.

Ici , il n'est plus question, malgré la similitude des mots, du budget des œuvres; la charité va plus loin que le budget à gérer économiquement, plus loin que l'argent à ne pas gaspiller, elle prend l'homme tout entier et l'utilise, si l'on peut dire, au maximum, ne laissant aucun moment, aucun effort sans lui faire rendre le meilleur de son activité pour le bien de tous : « Aimez-vous les uns les autres. Aimez votre prochain comme vous-même! »

Voyons ce que cela implique : il faut *penser aux autres* et *voir Jésus dans ceux qui souffrent.*

a) *Penser aux autres* :

La Charité transforme notre vie :

Elle ne s'épuise pas en se donnant, et se multiplie au contraire. Comme l'amour maternel à qui on l'a justement comparée, plus elle croît, plus elle prend une intensité nouvelle, semblable à cette allumette qui, approchée d'un monceau de matériaux sans vie, transforme en un brasier ardent ce qui n'existait pas sans elle.

Que de vies gâchées pour ceux qui ne pensent qu'à eux-mêmes, vies frivoles et stériles que le souci d'argent dévore, vies gaspillées qui se traînent sans but, sans idéal, sans goût à l'existence. Donnons à notre jeunesse, pour échauffer l'ardeur de ses vingt ans, la flamme d'un amour qui brûle de se répandre. Elle retrouvera la foi en la vie.

La Charité transforme la vie des autres :

La Charité qui pense au prochain ne se contente pas de transformer notre vie, elle éclaire celle d'autrui.

Sa vertu pénétrante se glisse partout..., dans les multiples tâches de l'éducation..., au foyer domestique..., dans la profession où elle tempère l'appétit du gain,

dans l'entreprise où les tâches s'enchaînent et se complètent, dans la nation où elle invite à mourir pour le salut commun, au-delà des frontières, dans les relations internationales, où elle met la concorde et la paix.

Dans des cœurs chrétiens, au lieu de se perdre par la haine des classes, elle se gagne par la hiérarchie des amours, une hiérarchie où les amours qui semblent se superposer — famille, profession, commune, patrie, humanité — « ne sont pour le chrétien que le rayonnement de plus en plus étendu de l'unique charité[18] ».

Elle est la source du progrès social. Revenons au discours que le cardinal Pacelli prononçait à Notre-Dame de Paris : « ... Ce monde-là, comment trouvera-t-il jamais la guérison, le calme, le salut, si vous-mêmes qui, par une grâce toute gratuite, jouissez de la foi, vous ne réchauffez pas la pureté de cette foi personnelle à l'ardeur irrésistible de l'amour, sans lequel il n'est point de conquête dans le domaine de l'esprit et du cœur ? Un amour qui sait comprendre, un amour qui se sacrifie et qui, par son sacrifice, secourt et transfigure, voilà le grand besoin, voilà le grand devoir d'aujourd'hui. Sages programmes, larges organisations, tout cela est fort bien; mais avant tout, le travail essentiel est celui qui doit s'accomplir au fond de vous-mêmes, sur votre esprit, sur votre cœur, sur toute votre conduite. Celui-là seul qui a établi le Christ Roi et Centre de son cœur, celui-là seul est capable d'entraîner les autres vers la royauté du Christ. La parole la plus éloquente se heurte aux cœurs systématiquement défiants et hostiles. L'amour ouvre les plus obstinément fermés[19]. »

18. E. Duthoit, Leçon d'ouverture à la Semaine sociale de Paris.
19. Discours du cardinal Pacelli à Notre-Dame, 13 juillet 1937.

b) *Voir Jésus dans ceux qui souffrent :*

En nous apprenant à voir Jésus dans ceux qui souffrent, la charité nous fait un devoir d'aimer nos frères comme le Divin Sauveur nous a aimés, jusqu'au renoncement, et, s'il le faut, jusqu'au sacrifice de la vie.

Dieu s'est mis au dernier rang des hommes. Il s'est astreint à n'avoir aucune richesse, à naître dans un coin d'étable, et à mourir, pauvre et nu, sur la croix. Ce n'est pas pour que ses disciples étalent un luxe éhonté au milieu de la détresse des autres. « L'homme est un loup pour l'homme », disait l'adage païen, — mais, depuis la révolution de la charité, nous sommes un dans le Christ Jésus : nos semblables sont plus que nos frères, ils sont la représentation du Christ, — et d'autant plus qu'ils sont plus pauvres et plus déshérités. Que l'on médite souvent les paroles consolantes, mais en même temps terribles que le Juge suprême prononcera dans la sentence du Jugement dernier : « Venez, les bénis de mon Père, car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire. En vérité, je vous le dis, chaque fois que vous l'avez fait au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. » Et d'autre part : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel, car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire. En vérité, je vous le dis, chaque fois que vous ne l'avez pas fait à l'un de ces petits, c'est à moi que vous ne l'avez pas fait [20]. »

Ainsi donc », poursuit le Pape dans l'encyclique sur le communisme, après nous avoir invités à méditer des paroles pleines de sens, « pour mériter la vie éternelle,

20. Matth., xxv, 34-40, 41-45.

pour être en mesure de secourir efficacement les pauvres, il faut revenir à une vie plus modeste, renoncer aux plaisirs, souvent coupables, que le monde offre si abondamment, en un mot, s'oublier soi-même par amour du prochain[21] ». Et, pour conclure ces remarques, capitales à ses yeux comme elles le sont dans la doctrine chrétienne, le Pape s'exprime par ces paroles émouvantes : « Le commandement nouveau, comme l'appelle Notre-Seigneur, la charité chrétienne, contient une puissance divine de régénération; si on l'observe fidèlement, elle fera naître dans les âmes une paix intérieure que le monde ne connaît pas; elle apportera un remède efficace aux maux qui tourmentent l'humanité[22]. »

La charité trouve des bonnes volontés disponibles dans tous les milieux, et pas seulement chez les riches; elle en trouve peut-être de préférence chez les pauvres; et Pauline Jaricot a souvent remarqué qu'ils ouvrent plus facilement leur bourse, pour mal garnie qu'elle soit, que les riches; ils savent trouver aussi dans leur cœur les paroles qui soutiennent, qui réconfortent et qui enrichissent; ils savent dispenser de la joie à ceux qui les entourent, ne serait-ce qu'en leur apprenant à se contenter de peu et à remercier Dieu de ce qu'Il leur donne. En sorte, et c'est un point important à signaler, que tous ont leur mot à dire, car si la recherche de la richesse importe à un petit nombre, la poursuite de l'amour de Dieu importe à tous.

3° *Élargir notre âme à la mesure de l'Évangile*

La loi d'amour de l'Évangile doit renouveler le

21. Encyclique *Divini Redemptoris.*
22. *Ibid.*

monde. Si vraiment le commandement de Jésus-Christ doit se substituer aux directives toutes terre à terre de notre ambition, de notre orgueil, de notre sensualité, le premier témoignage à en donner n'est-il pas de convertir nos frères ?

Comme aux premiers siècles du christianisme, nous devons nous préoccuper de nos *frères*, de tous nos frères, et veiller à leurs besoins et à leurs nécessités les plus urgentes, ainsi que les premiers chrétiens nous en donnaient l'exemple, en envoyant leurs collectes aux nombreuses églises dispersées dans le monde et généralement plus riches du dévouement que de la fortune. Ils venaient matériellement, moralement, spirituellement, au secours des *esclaves* qui étaient vraiment pour eux des frères privilégiés et aimés : ceux-ci ont pu ainsi secouer leurs chaînes sans qu'il se produisît une seule révolte et une seule guerre, parce qu'ils étaient considérés comme les plus proches du « Bienheureux les pauvres en esprit » de l'Évangile, comme les meilleurs chrétiens, ceux qui souffraient plus que les autres et mieux que les autres.

Élargir notre âme à la mesure de l'Église catholique au lieu de la confiner à toutes les préoccupations mesquines d'intérêts personnels, ou à toutes celles qui se superposent à celles-là et nous donnent l'illusion de nous dévouer à notre nation ou à notre classe, illusion d'un égoïsme d'autant plus dangereux qu'il se masque de dévouement, mais d'un dévouement trop étroit, où l'absence de catholicisme se fait vivement sentir. Ce que nous devons tenter, c'est une mobilisation de la catholicité tout entière; n'est-ce pas aussi, d'ailleurs, le meilleur moyen de sauver le monde qui risque de disparaître dans un conflit sans issue, sous le poids de toutes les erreurs accumulées du communisme et du néo-paganisme qui nous menacent ?

Cet élan de charité doit faire appel *à la prière et au sacrifice* de tous les catholiques; il sera fécond, nous allons le voir, s'il s'appuie tout spécialement sur *les petits, les pauvres, les malades*, dont les prières et les souffrances s'unissent, par une mystérieuse solidarité, aux trésors infinis de *la Communion des Saints*.

a) *Rôle de la prière et du sacrifice :*

La grande idée de Pauline Jaricot, la fondatrice de la Propagation de la Foi, avait été de faire reposer les œuvres, non pas sur la fortune de quelques privilégiés, mais sur le dévouement de tout le peuple chrétien; c'est pour cela qu'elle apprit aux chrétiens qu'ils étaient plus riches de leur dévouement que de leur argent et que, en se privant du nécessaire, sinon du superflu, ils étaient aussi riches et plus riches que bien d'autres, — qu'ils pouvaient se passer de l'aide des plus favorisés de la fortune et suffire à suppléer à ce que les riches ne pouvaient trouver dans leur richesse. Lorsqu'elle réunit, un dimanche de 1820, cinq pauvres femmes du peuple pour leur expliquer leurs devoirs à l'égard des missions, elle leur dit : « *Nous prierons, et nous nous engageons à verser un sou par semaine* », il y a là tout un programme de travail apostolique dont on pourrait s'inspirer; la *prière* est à la base de tout, l'aumône, les cotisations à l'œuvre ne viennent qu'après; là où il n'y a pas prière, on compte sur soi, et non sur Dieu, et l'on n'arrive à rien; il faut d'abord avoir confiance en Dieu, le reste est de surcroît. Mais quand on se contente de prier Dieu sans faire ce qu'on peut pour lui faciliter la tâche, on rejette sur Lui les besognes qui nous incombent, et Il nous abandonne. Donc, prions, et prions avec ferveur. Mais la prière n'est pas un moyen commode de nous dispenser d'agir : Dieu nous aide en multipliant

notre action, Il ne la rend féconde que si nous avons fait tout ce qui dépendait de nous.

Comptons sur les moyens religieux dont nous pouvons disposer : après la prière, il y a le *sacrifice*; et c'est parce qu'il y a le sacrifice qui coûte, que la Propagation de la Foi a réalisé des prodiges. Elle ne méprise pas le don du riche, mais l'aumône de la veuve est plus fructueuse, cent fois plus, que les billets prélevés sur du superflu. — C'est aussi parce que les missionnaires ont la passion du sacrifice qu'ils font, partout où ils travaillent, les conquêtes merveilleuses qui se préparent en ce moment en de multiples points de la terre; — c'est parce que la passion du sacrifice se couronne par le martyre que, là où les missionnaires ont conquis cette palme, comme en Ouganda par exemple, ils ont déjà obtenu des triomphes éclatants. Comme Mgr Costantini lui-même l'a déclaré, « ces six pauvres femmes ont semé, ce dimanche-là, le grain de sénevé, l'arbre géant de la Propagation de la Foi qui couvre de ses branches toute la terre[23] ».

b) *Puissance de rédemption des petits; — Rôle des malades :*

Il y a plus. Les pauvres dont personne ne se soucie, qui n'ont pas assez d'argent pour imposer le respect aux superbes, vont reprendre la dignité que leur donne l'Évangile et apparaître comme les véritables « heureux » auxquels a été promis le royaume des cieux. Les malades, trop souvent laissés comme de simples épaves par les bien portants, vont reprendre leur droit de se dire les plus favorisés de tous et auront voix privilégiée

23. Appel de Mgr Costantini pour la Journée missionnaire du 24 octobre 1937.

auprès de Dieu qui apprécie leurs souffrances et en tient compte dans la réalisation de ses desseins. Toutes les béatitudes de l'Évangile vont donner à ces déshérités le pas sur ceux qui étaient considérés comme les heureux de ce monde et qui n'ont pas compris qu'en délaissant Lazare, ils s'exposaient aux pires catastrophes réservées aux égoïstes : ils n'auront même pas une goutte d'eau pour étancher la soif dont ils seront atteints. Ceux qui ont faim et soif de la justice, les doux, les pacifiques, les miséricordieux, ceux qui ont le cœur pur, seront paternellement accueillis par le Père qui est aux cieux.

Le rôle des pauvres, des enfants, des malades, passe en première ligne : dans le radio-message lancé aux malades à l'occasion de la dernière Pentecôte, nous lisons ce qui suit : « Vous me demandez, Seigneur, de croire à la valeur rédemptrice de la souffrance, acceptée en union avec le Christ-Sauveur. Vous me demandez de croire à la puissance de mon action pour le salut du monde, pour la conversion des âmes, pour le rapprochement de tous les hommes dans la charité chrétienne... Vous me demandez de croire; bien plus, Vous affirmez comme une vérité certaine de notre foi la puissance du sacrifice accepté par amour... Pour l'œuvre immense de la conversion du monde, Vous me demandez de soutenir la petite armée des héros de l'apostolat missionnaire... quelques milliers en présence d'un milliard de païens... Que peuvent-ils, me dites-Vous, sinon par la grâce qu'obtient le sacrifice ? Moi, qui suis immobilisé, je pourrai donc agir et entrer au service actif de l'Église![24] »

L'appel a été entendu : ces derniers temps, nous

24. Mgr Boucher, radio-message prononcé le 15 mai 1937 à l'Actualité catholique du Poste Parisien.

avons vu tout un réveil de l'action des malades se mobilisant au service de l'Église, des malades qui ne se croient plus inutiles et qui, comptant sur l'aide et le concours de Dieu, prient activement et assidûment pour rendre fécondes leurs souffrances. Quel plus beau spectacle que celui de ces hommes et de ces femmes, de ces enfants et de ces vieillards, offrant leurs souffrances en union avec celles de Notre-Seigneur pour le salut du monde, au lieu de passer leur temps à se morfondre en de stériles regrets!

c) *La Communion des saints :*

Ayant ainsi préparé, par la prière et le sacrifice, l'œuvre de Dieu, nous pouvons nous adresser en toute confiance à la Communion des saints, « merveilleuse fraternité qui renverse toutes les vues du monde... Ce n'est pas ce qui se voit qui compte..., c'est la charité qui brûle à l'intérieur des cœurs : ... cette religieuse..., ce prêtre..., ces saints du monde, pères et mères de famille..., ces enfants, ces infirmes, ces malades..., ces silencieux, ces obscurs, ces pauvres..., voilà les sauveurs de leurs frères s'ils savent s'offrir et se donner pour le salut de tous[25] ».

Quand tout est disposé pour l'action divine, le rôle des hommes, simples instruments à la disposition de Dieu, — instruments nécessaires, car Dieu ne nous sauve pas sans nous, — intervient, mais seulement comme l'outil dans la main de l'ouvrier.

Le rôle de la Communion des saints est de faire concourir à la réalisation du travail préparé par Dieu et demandé par la prière, par la prière humble et fervente,

25. Mgr Petit de Julleville, Semaine sociale de Paris.

et par le sacrifice, les trésors amassés dans le ciel. Entre l'action qui la détermine et l'influence qui s'exerce, la disproportion est trop grande pour qu'on puisse s'y tromper. Notre rôle est de nous mettre dans la main de Dieu et de ne pas contrarier ses œuvres; nous sommes incapables de juger dans quelle mesure Il veut se servir de nous. Pensons à saint François d'Assise recevant les instructions de Dieu pour la reconstruction de son église de Saint-Damien, alors qu'il s'agissait de consolider l'Église universelle, comme saint François ne le vit que plus tard. Qu'on se rappelle aussi la longue préparation des moines, descendants des anachorètes de la Thébaïde, les moines dont nul ne pouvait à l'origine prévoir la multiplication et l'action stupéfiantes pour l'accomplissement du plan de la Providence. L'œuvre de Dieu est infiniment belle et répond à une vue des choses que nous sommes impuissants à embrasser.

IV. — Conclusion

Pie XI et sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus aidant, en dépit du communisme, du matérialisme et de toutes les persécutions, il est permis d'espérer de prodigieux succès apostoliques pour l'Église catholique qui étend aujourd'hui son effort jusqu'aux confins de la terre, jusqu'aux peuples encore païens, jusqu'aux bouddhistes et aux mahométans; l'espoir nous est d'autant plus permis que cette action de l'Église sera aidée par l'apostolat des pauvres et des petits auquel elle est confiée, non seulement par l'acceptation passive de leurs souffrances et de leurs peines, mais par l'offrande active de leurs sacrifices.

A cet apostolat doit se joindre celui de tous les chrétiens. Mettons-nous, avec une confiance filiale, sous la protection de Marie, reine des missions en même temps que reine de France, à l'heure précisément où s'est ouverte l'année mariale, instituée pour la gloire de notre patrie et le salut de l'humanité.

Cannes, 16 novembre 1937-13 février 1938.

J. LOIRET,

Commandeur de la Légion d'honneur,
Inspecteur général des Mines,

LES MAITRES ET LES MODELES

Une mystique anglaise du XVII[e] siècle

Gertrude More

Au début du XVII[e] siècle, en Angleterre, la vie monastique, jadis si florissante, n'est plus qu'un souvenir. Depuis soixante-dix ans, Henri VIII a jeté le royaume dans la Réforme et l'hérésie. Dans l'atmosphère empoisonnée des luttes politiques et des controverses religieuses, la persécution s'est levée, s'est assoupie, a rebondi sous plusieurs règnes. Les églises et les monastères ont été dépouillés, abandonnés; l'Ordre de Saint-Benoît, au glorieux passé local, a dû s'exiler comme les autres; les Bénédictins anglais se sont réfugiés chez leurs frères d'Espagne et d'Italie. L'un d'entre eux, pourtant, n'a pu s'enfuir; et il a passé dans les murs d'une prison tout le long règne d'Élisabeth. Dom Sigebert Buxley a atteint l'extrême vieillesse; il ne lui reste plus qu'à mourir. Et voici soudain qu'il apprend, en 1603, que quelques-uns de ses frères ont obtenu du Saint-Siège la permission de retourner dans leur patrie, pour y aider les prêtres missionnaires qui entretiennent, au péril de leur tête, la vie cachée et traquée du catholicisme anglais. Une joie suprême vient à Dom Buxley d'accueillir ces revenants. Et aussitôt le désir,

l'espoir de voir reverdir, avant de mourir lui-même, le vieux rameau brisé et transplanté... En novembre 1607, aidé de deux moines du Mont-Cassin et de deux prêtres séculiers, il rétablit la congrégation anglaise. Dans le secret, bien entendu : c'est deux ans après la conspiration des Poudres. La congrégation n'aura ni monastère ni vie commune; cinq ans plus tard seulement, elle trouvera un asile de fortune à Dieulouard, en Lorraine.

Presque aussi nombreux que les monastères d'hommes, dans le royaume, étaient les maisons de Bénédictines, avant la Réforme. Ne faudrait-il pas les faire revivre aussi? Cette pensée vint à Dom Benet Jones. Il dirigeait quelques femmes et jeunes filles des *upper classes*. Dans son petit troupeau de femmes pieuses, il choisit les plus pures, et s'ouvrit à elles ou à leurs parents de son projet.

Faire une fondation en Angleterre, c'eût été tenter la Providence. L'exil était la seule ressource. Ce n'était pas pour effrayer des catholiques anglais; beaucoup étaient réfugiés, depuis deux ou trois générations, en terre étrangère : aux Pays-Bas, en France, où le Dr Allen avait fondé le fameux collège anglais de Douai, le séminaire de Reims, pleins l'un et l'autre de jeunes prêtres ou laïcs. Donc, à l'automne de 1623, Dom Benet Jones, ayant achevé de mûrir son dessein, partait pour Douai, avec un essaim de huit jeunes filles. Les frais de la future fondation avaient été faits par le père de l'une d'elles, Crisacre More.

Ce Crisacre More était fils de Thomas More, lui-même petit-fils du célèbre chancelier que l'Église vient d'élever au rang des saints. Il avait gardé la foi de son illustre aïeul, les traditions de haute culture de la famille, et les restes d'une grande fortune, que la reine Marie Stuart avait rendue en partie aux héritiers du martyr. Il était tout prêt à aider généreusement, de ses revenus, une œuvre de foi. Mais, en confiant à Dom Be-

net sa fille aînée, il faisait à Dieu un sacrifice plus généreux encore.

Cette Helen More, petite vierge de seize ans qui se laisse emmener à la fois vers une terre étrangère et une vie inconnue — est-ce une Iphigénie chrétienne? On l'aperçoit juste assez pour s'étonner, pour s'attendrir. Elle a perdu sa mère[1] à cinq ans; elle n'a jamais quitté le manoir rural[2] où Crisacre More a entouré de tendres soins son esprit et son cœur. Elle grandit dans un milieu baigné de nobles souvenirs, où l'héroïsme est à la fois une tradition glorieuse et l'air salubre de la vie quotidienne. Elle vit beaucoup avec son père, qui la chérit, qui lui orne l'esprit, qui en fait son petit chef-d'œuvre. Elle a pris l'habitude, inconsciente peut-être, de se sentir la première au foyer, de développer librement une personnalité déjà forte. Mais elle est trop jeune encore pour réfléchir beaucoup sur la vie, trop isolée dans son vieux manoir pour en rien connaître. Celui qui guettait son âme a dû fort la surprendre lorsqu'il lui a découvert les vues qu'il avait sur elle! Nonne dans un couvent : qu'est-ce donc qu'une nonne? Elle n'en a jamais vu. Ni amie, ni parente. Jamais aucun visage voilé ne s'est penché sur elle, dans quelque parloir de couvent, pour ouvrir sa petite âme, pour lui dire que Dieu nous aime et souvent nous appelle. Et puis — quitter une vie si douce, un père si délicieux? Que lui propose-t-on là?

L'oiseleur a dû être bien puissant, le père bien soumis et abandonné à la Providence. Pendant deux ans, Helen n'a pu s'empêcher de penser à l'étrange chose, d'en discuter avec son père. Mais elle n'est pas décidée, ah! non. Elle aime trop la vie, les livres, la rêverie, les grandes conversations... Et Crisacre More la laisse libre

1. Une Gage, sœur de Sir John Gage et descendante du John Gage qui eut une haute fonction dans la maison de Henri VIII, et fut créé lord Chamberlain par la reine Marie.

2. Low Leyton, en Essex.

de choisir.. Il songeait à la marier; si ce n'est pas son goût, il lui propose de demeurer avec lui. Qu'elle soit chez Dieu ou dans le monde, il assurera son existence. Cruel sans le savoir; c'est donc elle qui doit décider? Les jours passent, sans qu'elle ait dit non. Peut-elle seulement le dire encore? Elle bande son courage, et dit enfin oui [3].

Le petit troupeau se mit en route, dans l'été de 1623, sous la houlette de Dom Benet Jones. Mr More, nouvel Abraham, accompagnait sa fille. En arrivant à Douai, on prit asile dans une maison qui appartenait aux moines de l'abbaye de Saint-Waast d'Arras. Et l'on se mit en quête de l'endroit où se ferait la fondation.

Les Bénédictins de Saint-André, à Cambrai, offrirent une maison qui dépendait de l'abbaye de Femey, unie à Saint-André. L'abbé, Antoine de Montmorency, ayant accepté d'héberger les jeunes filles anglaises, on accommoda la maison. L'archevêque, François Van der Burgh, fut pleinement d'accord; il consentit à exempter les futures moniales de sa juridiction et à les laisser dépendre de la Congrégation de Westminster. Le 24 décembre, les jeunes filles s'installaient dans leur demeure. Et huit jours plus tard, en la Circoncision de 1624, neuf postulantes étaient revêtues de la robe noire par l'archevêque Van der Burgh, assisté de Dom Barlow, Supérieur de la Congrégation anglaise. Helen More avait pris le nom de Gertrude, la grande sainte bénédictine.

Une petite note de sa main dit : « J'entrai dans le monastère de Notre-Dame (on lui avait donné le nom de Notre-Dame de Consolation) le 24 décembre, un

3. Son biographe, qui plus tard, étant son directeur, dut recevoir toutes ses confidences, écrit qu'elle se fit religieuse, les yeux fermés, *blindfold*. « Je ne crois vraiment pas qu'elle eût, même à sa profession, un appel de Dieu, du moins qu'elle pût sentir. » Cela suffit pour évoquer l'angoisse — et l'héroïsme — de cette âme de seize ans.

dimanche, et je pris l'habit le 31 du même mois. Je fis profession le 1er janvier 1625, en la fête du Nom de Jésus, un mercredi, et l'année du Jubilé. J'avais dix-huit ans depuis le 24 mars précédent. »

C'est tout. Aucun signe de joie, aucun mot de reconnaissance. On sent une âme tendue, qui se laisse offrir à Dieu par obéissance, par fierté peut-être...

Gloses, rêveries? Non : nous avons un autre témoignage bien plus précis encore. Lorsque le biographe, Dom Baker, terminait son travail, on lui dit qu' « une certaine personne » qui avait bien connu Helen More pourrait lui donner des renseignements sur les années où il ne l'avait pas connue. Il écrivit pour les demander. Il reçut quelques notes, qu'il publia en appendice, en assurant que leur auteur méritait toute créance. En voici quelques lignes :

> Elle m'a dit à plusieurs reprises qu'elle était entrée en religion bien contre son gré, forcée en quelque sorte par celui auquel elle ne pouvait résister, en raison de la grande affection qu'elle lui portait. Je crois qu'il avait vu en elle certains signes de la grâce de Dieu, et qu'il en espérait d'excellents effets; qu'il comptait sur elle pour édifier une fondation, au point de ne pas admettre qu'elle refusât, bien qu'elle y eût encore tant d'éloignement et de répugnance. Lorsqu'il l'eut longuement et instamment sollicitée, elle parut consentir, voyant qu'il n'y avait pas de remède; mais elle s'affligeait intérieurement et, recherchant la solitude, elle s'y tenait en pleurant et en se désolant. Non pas qu'elle désirât une vie mondaine... mais la solitude d'une vie religieuse était entièrement contraire à son tempérament et elle la redoutait à l'extrême. Et quand ses amis ou ses proches voyaient son humeur s'altérer, et qu'elle fuyait les compagnies, ils pensaient que c'était dévotion, qu'elle se retirait pour prier, mais c'était seulement pour se livrer à son chagrin.

Comment Crisacre More, père si attentif, ne lisait-il pas mieux le trouble de son enfant? Sans doute elle lui

cachait ses larmes. Et son père spirituel insistait, la pressait...

Lorsqu'elle vit qu'il comptait absolument sur elle et qu'il était résolu, elle ne voulut pas lui faire un affront, l'affliger amèrement, (en fait, il avait tellement gagné son cœur qu'elle ne pouvait rien lui refuser, disait-elle); mais elle dit que tout ce qu'elle pouvait lui promettre c'était de faire un essai de la vie religieuse. Il n'en désirait pas plus.

C'est ainsi qu'elle vint en France et reçut la vêture, sans aucun désir ni intention de prononcer ses vœux. Et je lui disais que je m'étonnais qu'elle pût prendre l'habit dans de tels sentiments. Si elle le quittait, ne serait-ce pas une honte? « Non, dit-elle, aucunement. En faisant mon essai, j'aurai fait tout ce qu'on peut me demander... »

Triste noviciat! Cr. More, semble-t-il, s'inquiétait. Il écrivit à sa fille que si elle n'avait pas assez de santé pour persévérer dans sa voie (ce qu'à Dieu ne plaise!) il ne l'en aimerait pas moins, mais davantage encore, pour le courage qu'elle montrait. Elle pourrait toujours compter sur son père : il ne lui retirerait jamais sa sollicitude ni son appui. Helen laissa tomber cette délicate invite à reprendre sa liberté. Elle faisait bon visage; autour d'elle, on croyait que tout allait bien.

On ne fonde pas un monastère avec neuf jeunes filles de bonne volonté, qui ignorent tout de la vie religieuse. Pour les instruire et les conduire furent appelées trois religieuses d'un couvent de Bénédictines anglaises à Bruxelles. L'Abbesse fut Dame Frances Garven, une femme d'esprit mûr, prudent et maternel. La Prieure et Maîtresse des novices fut Dame Pudentiana Deacons. Et, sans doute pour mettre une figure plus jeune auprès des postulantes, on appela Dame Viviane Yaxley, qui n'avait guère dépassé vingt ans.

La nouvelle fondation ne pouvait être une résurrection du passé. Près d'un siècle s'était écoulé depuis la

dispersion des monastères anglais. Dans l'intervalle, le renouveau religieux qui suivit le Concile de Trente avait amené l'esprit de réforme dans presque tous les grands Ordres monastiques. Les Bénédictins avaient été touchés les derniers peut-être. Pourtant, depuis une quinzaine d'années déjà, les grandes abbesses réformatrices, Françoise de Foix à Saintes, Madeleine de Sourdis à Bordeaux, Marie de Beauvilliers à Montmartre et Marguerite d'Arbouze au Val-de-Grâce, sans parler des mineures, avaient victorieusement établi le retour à l'observance, la stricte clôture, la communauté du vivre, dans la plupart des monastères de femmes. Les résistances, souvent très vives et pittoresques, allaient s'apaisant; les « jeunes » étaient partout à la tête du mouvement réformateur[4]. Une communauté nouvelle ne pouvait guère s'établir, sur notre sol, qu'en adoptant l'esprit de la réforme.

« La fonnation », écrit Dom Weld-Blundell[5], « fut donc, à beaucoup d'égards, une création originale, établie sur de nouvelles règles. Les rapports avec le monde furent largement réduits; l'interdiction de sortir de la clôture fut complète; on établit des grilles, derrière lesquelles aucune personne du dehors ne fut plus admise ». Par ailleurs, « la fondation de Cambrai fut un monastère plus strictement et exclusivement contemplatif que n'avaient été les monastères anglais d'avant la Réforme ».

Marquons ce dernier point, qui dominera la vie intérieure de Gertrude More. Les réformatrices françaises n'avaient pas seulement imposé les règles et les usages de la stricte observance; elles s'étaient aussi initiées, auprès de Jésuites, de Capucins, d'Oratoriens, aux nou-

4. M. Bremond, au tome II de son *Histoire du sentiment religieux*, a raconté les principaux épisodes de cette histoire et marqué les figures attachantes des jeunes Abbesses réformatrices.

5. Dans la Préface de l'Édition de *The Inner Life of Gertrude More*.

velles voies et méthodes de prière mentale, pour y conduire leurs filles. J'emprunte aux *Éloges* de la Mère de Blémur un passage qui montre bien le double aspect de leur œuvre :

> Aussitôt qu'elle (Françoise de Foix) fut de retour, elle assembla la communauté et leur parla, comme eût fait un ange, sur les obligations des âmes religieuses, sur la véritable paix qui se trouve dans la vie crucifiée; enfin elle leur dit des vérités si touchantes que ce petit troupeau se rendit à ses raisons. Elles commencèrent à se priver du commerce des séculiers; on congédia toutes les personnes dont les visites paraissaient inutiles ou suspectes ; on bâtit des parloirs, la porte fut fermée et le monastère ceint de grandes et fortes murailles. Cette maison devint le jardin clos de l'Époux, la fontaine cachetée, la vigne enfermée d'une haie... ; on commença *d'entretenir le Bien-Aimé dans le secret et de jouir de ces divines caresses qu'il ne fait jamais en public*, au dire de saint Bernard...

Ne soyons donc pas surpris si la jeune maison de Notre-Dame de Consolation devint un « jardin clos », où l'on songea tout de suite à former les novices à la vie contemplative. La bibliothèque, les cellules, s'emplirent des œuvres de saint Grégoire, de Denys l'Aréopagite, de sainte Gertrude, de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix; la méditation fut pratiquée chaque jour. Par ailleurs, le chant de l'office, l'*Opus Dei*, reprit son importance traditionnelle. Matines, Laudes et Prime ne laissèrent à leurs nuits que de brefs intervalles de sommeil. Messe, Vêpres et Complies prirent une partie de la journée; la prière et la lecture remplirent à peu près le reste. Il fallut sans doute beaucoup de souplesse à l'Abbesse pour conduire ces âmes dans des voies aussi austères, et leur laisser la détente nécessaire à la jeunesse.

Le temps de faire profession arriva. Helen More écrivit à son père qu'avec la grâce de Dieu elle était décidée

à embrasser la vie religieuse. Si nous en croyons les notes de sa compagne, elle n'obéissait encore qu'avec répugnance :

> Pourtant, quand la date approcha, je suis sûre qu'elle était encore étrangement indécise et fort troublée — tellement que quand le Père Supérieur arriva, une ou deux semaines avant le jour fixé, elle fut souvent sur le point de lui dire qu'elle ne ferait pas profession. Mais elle en fut toujours empêchée; ou bien elle remettait à une autre occasion (c'est Dieu qui le voulait, je crois), en sorte qu'elle ne put trouver à lui parler... Lui eût-elle parlé, elle lui aurait dit (m'assura-t-elle) de telles choses qu'il n'aurait jamais pu l'admettre à la profession... La veille même, elle fut si angoissée qu'elle guetta le Père pour l'aborder dans la soirée; elle ne put réussir avant qu'on l'appelât devant le Conseil pour être examinée. Là, elle fut acceptée et admise avec toutes les autres. Ce soir-là, je me souviens qu'on m'envoya dans sa cellule pour une commission; alors elle me dit : « Maintenant je suis résolue à rester ici et à prononcer mes vœux. » Je lui répondis en souriant que je pensais bien qu'elle n'avait jamais eu d'autre intention, car je croyais alors qu'elle n'avait jamais fait que se moquer de moi [6], et je ne connaissais pas ses peines intérieures, ni combien son cœur était lourd en ce temps-là, comme elle me l'a dit depuis.

Une âme irrésolue? Non, ce n'était pas sa nature. Scrupuleuse sans doute, et ne se jugeant pas digne. Mais surtout une âme angoissée de ne sentir ni attrait ni appel, et qui se jette au cloître pour ne pas faire un affront à son père spirituel, à sa race, à l'ancêtre martyr peut-être, et déchoir devant elle-même [7]. Et ce geste désespéré n'est que le commencement du drame.

6. C'est une fille *unlearned* qui écrit ces notes, et qui ne devait pas être du rang social d'Helen More, ce qui explique ce mot.

7. Peut-être aussi pour ne pas mettre par terre la fondation, que la dot d'Helen et la générosité de M. More soutenaient presque seules. L'affreuse question d'argent... Tout à la fois ligué contre la liberté de son âme.

Car, aussitôt qu'elle fut engagée, ce fut, non pas l'apaisement qu'on pouvait attendre, mais, au contraire, l'explosion de la révolte. Elle regrette sa décision, elle en veut à tous ceux qui la lui ont arrachée. Particulièrement à Dom Benet Jones; elle ne peut plus entendre prononcer son nom. Un jour que les autres jeunes filles rappellent tous ses bienfaits pour la maison, pour chacune d'elles, « mais surtout pour vous, Helen... » elle les quitte, irritée, et murmure à part soi : « Oui, il m'a joué un bon tour, en vérité ! » Prise au piège de l'affection qu'elle a eue pour lui; en échange, il lui a donné une vie de misère... Son malaise, sa détresse vont croissant; les obligations de la règle lui deviennent chaque jour plus pesantes. Elle s'étonne que ses compagnes les acceptent si facilement. Elle a pourtant de bonnes amitiés parmi elles; mais amitiés, conversations, lectures, tout ce qu'elle aimait autrefois lui est amertume à présent. Comble de misère : elle se prend d'aversion pour sa Supérieure; elle a une peine extrême à lui obéir, elle lui montre un visage fermé, hautain. La maîtresse des novices, qu'elle aime beaucoup, elle se montre parfois si rèche avec elle que Dame Pudentiana dit : « Voilà bien Dame Gertrude; plût au ciel que Sœur Helen fût encore ici ! »

Eh ! oui, c'est vrai : son humeur naturelle s'altère; elle perd sa gaîté, sa droiture, elle devient « rusée, volontaire, factieuse »; que reste-t-il de l'enfant un peu personnelle, mais affectueuse et charmante, que tout le monde aimait ? Cette vie contrainte ne lui donne que des défauts. Est-ce ainsi que Dieu l'accueille ? Elle ne sait même plus prier.

Pourtant, elle demeure une âme loyale et de bonne volonté; elle essaye d'approcher ce Dieu qui ne veut pas d'elle. Elle dévore tous les livres spirituels de la

maison pour y trouver une lumière: elle en demande d'autres en Angleterre. Elle s'attelle à lire la Bible d'un bout à l'autre[8]. Elle interroge les hommes aussi, tous ceux qu'elle croit pouvoir lui montrer une voie. Elle leur pose — avec le sérieux de l'enfance — les questions les plus graves, au point de les embarrasser; et nulle réponse ne l'éclaire. Les confesseurs? ah! elle les fatigue aussi de son esprit aigu et inquiet. Mais ce sont de saints prêtres sans malice, ou du moins sans expérience :

> Ils étaient tous d'accord sur ce qu'il fallait pour faire son salut, et je n'aurais pas erré comme je l'ai fait si je les avais suivis; mais les moyens, les voies à prendre pour unir parfaitement mon âme avec Vous, mon Dieu! ils ne pouvaient me l'enseigner. Car ils avaient passé vingt ans à entendre des confessions, à étudier pour ramener des âmes égarées [par l'hérésie], mais ils avaient peu d'expérience pour diriger une âme contemplative[9].

Alors elle essaye autre chose : des confessions générales. Peut-être se délivrera-t-elle au moins de ses remords. Personne n'est donc là pour lui dire que c'est un geste inutile, une tentation trompeuse? Elle fait sa confession, elle n'en est pas soulagée, naturellement. Ainsi il n'y a pas de remède à son état? Elle n'a rien à attendre de la vie religieuse, aucune consolation, aucun repos du cœur? Elle en vient à souhaiter de ne pas avoir à la vivre longtemps; l'horrible pensée de la mort prend devant ses yeux figure de délivrance, et cette enfant de dix-huit ans songe, avec une sombre douceur, que sa santé est fragile et lui laisse l'espoir de

8. « La nuit, je me levais pour lire tous les livres de la maison; je prenais des notes sur ce que telle âme ou telle autre avait fait pour plaire à Dieu, et j'en faisais autant de mon mieux. »

9. En fait, le monastère en connut plusieurs, vite usés, vite remplacés, et dont aucun, avant Dom Baker, n'avait une connaissance suffisante de l'oraison (Dom Ben. Weld-Blundell, *op. cit.*, Préface).

mourir jeune. Elle s'en ouvre à sa confidente. « Et vraiment », ajoute celle-ci, « elle n'aurait pas vécu longtemps sous le poids d'une telle misère ».

A sa confidente : mais que les autres ne sachent rien de son état ! Elle le cache, héroïquement. « Je m'arrangeais, pendant le jour, pour faire bon visage, mais la nuit je pleurais mes misères avec des larmes brûlantes, dont Dieu seul et la Vierge bénie étaient témoins. » Elle se soulage un peu à l'office; elle a toujours aimé chanter; la mélodie lui desserre le cœur pendant quelques instants. Ce cœur qu'elle sent devenir « dur comme la pierre »...

Une autre idée lui vient. A défaut de rompre ses vœux, si elle changeait de maison? Échapper à sa Supérieure, à ses dégoûts, à ses mélancolies; s'évader — non, refaire un meilleur départ... Elle se jette sur cette espérance. Justement, voici que son père annonce sa venue; les Dames lui offrent l'hospitalité dans une maison voisine. Elle va retrouver la chère tendresse; elle lui laissera voir ses difficultés, il la comprendra, il l'aidera à trouver une prison moins dure...

Crisacre More arrive en juin 1625; deux mois il s'attarde dans la joie de revoir son enfant. Elle le retrouve à la grille, au moins une fois par jour. Toujours aussi bon, aussi tendre... Elle sent bien qu'il l'interroge et cherche à se rendre compte de ses sentiments véritables. Ah ! il faut avant tout le rassurer, ne pas lui faire de peine ! Elle cache ses ennuis, se montre gaie, se dit heureuse [10]. L'occasion viendra bien, quelque jour, de s'ouvrir... Les jours passent; l'occasion ne vient pas, ou elle ne sait pas la saisir. Un soir pourtant, son cœur est si lourd qu'il va se décharger, dire son désir secret... Un je ne sais quoi la retient — à moins que ce soit

10. « I was indeed very loath and unwilling to speak anything that might be a grief to my father, and therefore I did always put the best face I could upon it, and said as much as I could that might be a confort to him. »

Dieu qui ne le veut pas?[11] Elle se tait encore. Cette fois, c'est fini; elle vivra, elle mourra dans cette maison.

Bientôt elle demandera à Dom Rudisind Barlow, le Provincial, la permission de renouveler secrètement ses vœux devant lui, tant la tourmente encore le souvenir de ces vœux faits les dents serrées, la crainte qu'ils ne soient même pas valides... Ce scrupule en dit long sur les sentiments dans lesquels la pauvre enfant a fait profession. L'Abbé a pitié d'elle, il le lui permet. Désormais Gertrude More, devant elle-même comme devant Dieu, est engagée dans la vie religieuse[12].

Et voici que Dieu va lui envoyer l'homme qui la comprendra, qui saura dénouer l'enfant crispée, et guider enfin cette âme vers Celui qu'elle désire.

Dom Augustin Baker, né dans une famille protestante, converti vers sa vingtième année, avait embrassé la vie religieuse et pris, en Italie, l'habit bénédictin. De retour en Angleterre, il était entré dans la Congrégation de Westminster au moment où elle renaissait après la tourmente et la dispersion, en 1607; puis il avait mené une vie assez décousue, alternant entre diverses activités et de longues périodes de solitude contemplative. Vers la fin de 1624, ses supérieurs l'envoyèrent en France, à Douai. Il avait alors quarante-neuf ans. Il passa quelques semaines au monastère de

11. « She said that it was not God's will she should do it. And it was He only that strengthened her in it » (Baker).

12. Pour autant qu'on puisse en conclure de différents passages, le fait doit remonter à la fin de 1625, au moment où G. More venait enfin de trouver sa voie et sa paix.

Saint-Gregory; puis Dom Rudisind Barlow crut utile de l'envoyer à Cambrai, auprès des Bénédictines de Notre-Dame-de-Consolation, qui manquaient de guide averti dans les voies spirituelles. Dom Baker, bien qu'il pût passer pour un peu singulier dans les siennes, avait du moins une longue pratique de l'oraison. Par prudence, Dom Barlow ne voulut cependant faire qu'un essai. Il envoya Dom Baker comme simple « boarder », en hôte, au couvent. Mais il avertissait la maîtresse des novices que c'était un homme qui pourrait aider ses filles, et donnait en même temps permission générale à toutes d'aller prendre conseil auprès de lui.

Elles en profitèrent aussitôt; et ce fut, sans doute, un événement dans ces jeunes vies. Événement heureux d'abord; grand enthousiasme pour le nouvel homme de Dieu. Gertrude More l'aborde comme les autres, et plus avidement encore. Mais elle est déçue. Le grain, semé d'une main légère et discrète, ne réussit pas à germer, dans un cœur étouffé par trop d'épines. Au bout de quelques semaines, Gertrude More a son opinion faite : ce n'est pas encore l'homme qui pourra l'éclairer. La déception la rend amère et violente : elle se met à railler Dom Baker, à se moquer des compagnes qui se louaient de lui. On discute, on s'échauffe : cabale de femmes, pour ou contre le directeur spirituel; Dame Gertrude en prend la tête. On comprend le mot de « factieuse », qu'elle s'appliquait à elle-même; dans le petit troupeau dont elle était la plus cultivée, la plus brillante, elle aimait diriger, mener les esprits. Les choses allèrent loin. En quelques mois, Gertrude avait retourné toutes ses compagnes, et jusqu'à la maîtresse des novices. Elle leur communiquait son mépris (*slight*), son aversion (*aversion*); elle osait écrire au Provincial pour demander que le chapitre qui allait se tenir en juillet rappelât Dom Baker. Une seule des religieuses tint tête à la jeune frondeuse : Dame Catherine Gascoigne. Elle l'emporta, heureusement, au-

près du chapitre; et Dom Baker fut nommé confesseur de la Communauté [13].

Dame Gertrude vaincue, la cabale s'apaisa. Elle maintenait son hostilité; aux Sœurs qui se louaient des directions de Dom Baker, elle disait : « Tant mieux pour vous s'il vous fait du bien; moi, il ne m'en fait pas. » Elle réfléchissait pourtant, loyale toujours. Et lorsque, aux approches de la Toussaint, la maîtresse des novices l'engagea vivement à vaincre sa répugnance et à retourner demander conseil, elle obéit.

Cette fois, elle fut récompensée. Elle eut quelques conversations avec Dom Baker — pas plus de deux ou trois, nous dit sa confidente. Et bientôt une lumière se glissa dans le ciel sombre de cette âme. Laissons-lui la parole maintenant :

> Quoique je n'eusse guère envie d'aller le trouver, j'y allai sur l'ordre de ma Maîtresse. Ayant reçu quelques conseils généraux sur la prière et autres choses, et les ayant mis en pratique de mon mieux, en quinze jours je me sentis l'âme si calmée que je m'en étonnais. Je trouvai que ses instructions me convenaient très bien et que j'en étais satisfaite. Il me disait, par exemple, que je devais tout donner à Dieu, sans rien réserver pour les créatures, aucune affection déréglée. Mon âme se sentit prête à cela. Ensuite que je devais faire oraison deux fois par jour; je m'en trouvai capable. Bien que j'eusse peu de ce qu'on appelle dévotion sensible, je vis qu'avec un peu d'effort je pouvais faire oraison avec grand profit. Cela me rendit supportables tous les déplaisirs... Bien plus, je découvrais chaque jour quelles choses étaient un obstacle entre Dieu et mon âme, et je me pris à détester de rien faire dans le monde qui ne fût en vue de Dieu et parce que Dieu le voulait. Et je m'aperçois aussi que dans cet exercice de la prière, Dieu trouve le moyen de m'humilier, plus que ne pourraient faire toutes les

13. Mais sous l'autorité du *Vicarius monialium*, qui, du reste, fut souvent changé. Dom Baker devint, en fait, le directeur spirituel du monastère.

créatures. Dieu m'envoie ainsi des croix intérieures et me montre en même temps comment je dois faire pour les porter, pour qu'elles fassent avancer mon âme... Et je vois ceci : que Dieu mesure toutes les épreuves qu'il pose sur moi de telle façon que c'est juste ce que je puis en porter, ni plus ni moins.

Et dans un autre passage des *Confessiones amantis* :

Par ma faute et mon ignorance, votre joug, ô mon Dieu, m'était devenu si lourd, si intolérable, que je souhaitais souvent pouvoir le rejeter sans crime, croyant qu'il était incompatible avec mon bien spirituel, et que je pourrais difficilement faire mon salut dans ma vie de religieuse. Vous savez, mon Dieu, que cela est vrai; et cela dura presque deux ans après que j'eus en apparence abandonné le monde et le monde rompu avec moi; mais mon Dieu m'abandonnait-il, Lui, dans ces afflictions? Non, non! Il me préparait un tel secours par le moyen d'un de ses fidèles serviteurs, que bientôt ma peine fut changée en joie — oui, une joie indicible, qui a adouci toutes les épreuves qui m'ont visitée depuis. Car, à peine mon âme eut-elle été mise dans le chemin qui conduit à Dieu par la prière et l'abnégation, je sentis toutes mes misères se disperser, s'évanouir; oui, en cinq semaines mon âme s'éprit tellement de votre joug, ô mon doux Seigneur, que... j'ai trouvé le moyen de Vous aimer sans fin et sans mesure, et cela sans aucun péril ou danger. Car qui peut Vous aimer trop, ô mon Dieu? O laissez-moi me perdre dans l'Amour, pendant que je rappelle vos miséricordes envers moi [14].

14. Sa confidente nous confirme ce merveilleux changement : « Lorsqu'on lui eut montré une voie de prière, elle lui parut simple et facile, très bien adaptée à son esprit... Elle m'a dit depuis qu'il n'avait pas été difficile de lui persuader d'aller à Dieu par l'amour, car son âme avait un goût très vif pour cet exercice d'amour. Elle y profita si bien qu'en peu de temps un grand changement se fit en elle; son esprit fut en paix, sa conscience calmée... Elle qui ne pouvait demeurer dans cette maison... ne demandait plus qu'à y rester... Ce changement n'était pas seulement intérieur;

Revirement surprenant, dira-t-on, au moins par sa promptitude. Non : ces brusques éclaircies ne sont pas rares dans une vie spirituelle. L'histoire des mystiques en est pleine. Pleine aussi des rencontres providentielles qui les déterminent. Pour ne citer que des noms français, souvenons-nous de la rencontre de Mme de Chantal avec François de Sales, de Marguerite-Marie avec le P. de la Colombière, de la Mère Deleloë avec Dom Gouffart, et de combien d'autres. La grâce divine agit quand et comment elle veut; mais elle attend souvent, pour se faire sentir, le concours d'un instrument humain. Alors la délivrance est subite, ou du moins très rapide : attendue et méritée sans doute par l'âme qui souffrait. Ici encore, dans la rencontre de Dom Baker et de Gertrude More, voici l'œuvre du hasard, le petit fait purement humain en apparence, et qui pourtant, dans ses profondeurs, dépasse toute explication naturelle. Oui, la doctrine et la méthode de Dom Baker étaient bien, semble-t-il, celles qui pouvaient mettre Gertrude More sur le chemin de l'amour divin. Mais quand on a dit cela, a-t-on tout dit? La psychologie peut tenter d'éclairer les voies et les moyens de la grâce, puisque celle-ci se plie à l'humain et n'use pas, ou si rarement, du miracle; mais n'oublions pas que notre petite lumière n'atteint guère les profondeurs, et que l'essentiel du mystère se passe au-delà.

En voyant Dom Baker à l'œuvre sur une âme vivante, nous ne connaîtrons pas seulement une méthode; nous

il apparaissait dans sa conduite envers les supérieurs, au point que plusieurs le remarquaient et s'en réjouissaient. »

Elle écrivit alors au Provincial pour lui demander pardon de ses plaintes antérieures, rétracter ses accusations, et lui dire qu'elle changeait entièrement de vie et de conduite.

dégagerons en même temps les grandes lignes d'une doctrine mystique. L'auteur de *Sancta Sophia* a écrit un gros traité, qui souvent sent l'école; ici, dans une expérience concrète, où il s'est donné tout entier, nous avons mieux : une doctrine en action, contrôlée et nuancée par toutes les réactions de la vie. Le récit de Dom Baker, *The Inner Life of Dame Gertrude More*, corroboré par les *Confessiones amantis* de Dame Gertrude, est un document rare, dans l'histoire de la direction comme dans celle de la vie mystique.

Quand il aborde la jeune religieuse, Dom Baker n'est pas sans la connaître. Il l'a observée, depuis qu'il est dans le monastère; elle est la figure la plus marquante de la maison. Une première fois, il a causé avec elle et n'a réussi qu'à déchaîner sa cabale. Mais il est fin psychologue : un premier échec n'est pas toujours mauvais signe. Il s'efface, et continue d'observer. Quand elle revient à lui, à l'automne, il la connaît déjà beaucoup mieux.

Comment la juge-t-il? Sans parti pris, et très justement, semble-t-il. Il sait qu'elle a lu des philosophes et des historiens, qu'elle dévore les livres, mais n'aime pas beaucoup les relire : une ardeur inquiète la jette vers la nouveauté. Il sait qu'elle est brillante, spirituelle, mordante parfois; qu'elle adore converser à la grille, discuter, écrire de grandes lettres. C'est un esprit actif, fier, *high spirit*, toujours en mouvement; point brouillon, au reste, car Dame Gertrude a du jugement et de l'aisance, *a very capable head*. Elle s'intéresse à tout ce qui se passe dans la maison, et même au dehors[15]; elle a des amitiés vives et des inimitiés

15. Une notation très fine ici : « It was as though she had the « solicitude af all things » on her shoulders. There was nothing concerning the house of any importance, but she had her head, or hand, or both, in it, but more the former. »

passionnées. Enfin, elle aime assez la première place, moins par orgueil que par une forte personnalité : conseiller, diriger, *take the lead*. Dame Gertrude n'a pas encore trouvé son maître.

Une telle nature n'effraye point Dom Baker, elle l'attire plutôt. Heureuse sympathie, car elle est au principe de sa victoire. Il note avec complaisance le courage, la hardiesse de la jeune fille; il marque aussi la pointe dangereuse de ces vertus, qui se retourne contre elle-même et contre les autres : une tendance à imposer ce *self-will*, cette volonté trop allante et intelligente, où il y a de l'orgueil. Il ajoute même un mot difficile à comprendre, mais qui s'éclairera plus tard : *hardness of heart*, non pas dureté de cœur, mais un cœur trop tendu, qui ne sait pas dominer la vie par la douceur.

Bref, qualités et défauts, Dom Baker a bien vu le tempérament naturel de la jeune fille. Mais que pense-t-il du spirituel, des ressources de cette âme pour cultiver ou réformer les dons de la nature? Le diagnostic était plus délicat.

Il semble que Dom Baker, confirmant les vues de Dom Benet Jones, n'ait pas hésité à penser que Dame Gertrude était bien faite pour la vie religieuse. Il voit en elle une âme qui va naturellement à Dieu.

> Le cas de Dame Gertrude, tel que je le comprends, était le suivant. Dieu lui avait donné — moitié par nature et moitié par sa grâce — une merveilleuse inclination à Le chercher... et un mépris pour toutes les choses passagères de cette vie. Mais cette inclination, si forte et si efficace soit-elle, ne peut guère être définie clairement, étant un chose très profonde et spirituelle. Et c'est une chose qui demande, pour devenir effective, un effort approprié de la part de l'âme, car en soi elle est impuissante. Dame Gertrude avait donc en elle cette inclination à s'exercer par sa propre activité, si elle trouvait une méthode appropriée à sa disposition et qui lui fût un attrait.

Un peu plus tard, lorsqu'il l'aura mise en chemin, il dira :

> Dame Gertrude avait une vue de Dieu immédiate, habituelle, qui est la contemplation. C'était là la racine de tout le bien qui était ou pouvait être en elle. Sa contemplation était une vie de l'esprit élevée au-dessus du divertissement des images sensibles, particulières, en sorte qu'elle pouvait à tout moment traiter avec Dieu aisément et sans intermédiaires, et était capable de recevoir, de reconnaître, de suivre les inspirations divines.

Qu'est-ce que cette « inclination » que Dom Baker a reconnue en la jeune religieuse ? Ici, il faut lui laisser la parole, car le mot *propensity* revient si souvent sous sa plume, il semble tellement en faire le fondement de la vie spirituelle, qu'il faut le laisser le définir lui-même. Parfois, Baker en fait une simple disposition naturelle, ce que nous appellerions le « tempérament mystique[16] ».

> La *propensity*, ou soif de l'âme pour Dieu... en elle-même n'est qu'un don naturel, et que l'on trouve souvent chez des païens, des infidèles, des hérétiques. Mais ces âmes, manquant de la lumière de foi, grâce de Dieu,

16. Saint François de Sales, il est vrai, n'admettrait pas ce mot. « Un grand religieux de notre âge, dit-il, a écrit que la disposition naturelle sert de beaucoup à l'amour contemplatif, et que les personnes de complexion affective et amante y sont plus propres. Or jo ne pense pas qu'il veuille dire que l'amour sacré soit distribué aux hommes... en suite, et moins encore en vertu des dispositions naturelles... Il n'importe donc pas que l'on soit naturellement disposé à l'amour, quand il s'agit d'un amour surnaturel et par lequel on n'agit que surnaturellement. » — Sans doute, et les dons du Saint-Esprit sont pour tous, sans distinction de tempéraments. Mais la grâce ne s'ajoute-t-elle pas à la nature, et Dieu, qui est l'auteur de l'une et de l'autre, n'utilise-t-il pas les dons naturels pour nos fins spirituelles ? N'est-il pas manifeste qu'il y a des âmes portées vers la contemplation, et d'autres vers l'action ? Que certaines trouvent Dieu, servent Dieu, dans le recueillement inté-

et des directions extérieures qu'on ne peut trouver que dans l'Église catholique, sont incapables de faire un bon usage de leur *propensity*[17].

Mais d'autres fois, Baker en fait une sorte de sens spirituel, *seated in the will of the intellective soul*, qui

rieur, et d'autres dans les vertus actives et les œuvres du zèle ? Il ne s'agit point de dire que Dieu est mieux honoré par les unes que par les autres; cela ne nous regarde pas. Mais comment douter que les formes, les modes de l'amour mystique s'épanouissent plus aisément lorsqu'elles rencontrent dans une âme certaines inclinations naturelles ? Le mysticisme est une fleur humaine, en même temps que divine. Sainte Thérèse elle-même reconnaît que les femmes y sont plus propres que les hommes. C'est méconnaître entièrement la psychologie du mystique que d'en vouloir éliminer toute activité naturelle, et d'en faire une construction arbitraire de la grâce, sans assises dans le sol humain.

« Faut-il aller même jusqu'à dire, écrit le P. de Guibert, qu'il y a des âmes naturellement mystiques, et d'autres qui ne le sont pas, en sorte que le don de Dieu s'accommodant aux divers tempéraments, les premières, si elles sont ferventes, seront menées par la grâce dans leur voie propre jusqu'à la contemplation infuse; les autres, au contraire, avec la même ferveur, resteront dans des voies différentes, non moins sanctifiantes d'ailleurs ? » En posant la question, le P. de Guibert semble tout disposé à y répondre par l'affirmative. Il écrit, dans le même article : « Il y a des individus, et même des peuples, naturellement contemplatifs : chez eux, l'oraison mentale prendra très facilement cette forme... à peu près sans intervention de grâces fortifiantes; et s'ils sont peu fervents, leur oraison sera médiocre, de forme contemplative cependant » (*Revue d'ascétique et de mystique*, 1924, p. 18).

Une étude plus attentive de la psychologie religieuse a conduit les modernes, tout en maintenant au surnaturel son caractère transcendant, à ne plus le séparer trop artificiellement des activités naturelles de l'âme. Ce n'est pas nier la grâce, ni sa transcendance, ni sa gratuité, que d'essayer de voir comment elle s'insère dans l'ordre naturel, et, lors même qu'elle le dépasse, l'accomplit et l'achève plus souvent qu'elle ne le renverse.

17. Il n'est pas interdit de penser, en effet, qu'il s'est trouvé des âmes intérieures, et même des âmes mystiques, chez les païens. Saint Augustin admettait, chez Platon ou chez Plotin, une connaissance mystique. M. Massignon, M. Asin Palacios, ont étudié des mystiques arabes, et conclu qu'ils ont connu de véritables états mystiques. « A en juger par les descriptions faites, écrit le P. Maré-

dédaigne le secours des images pour unir l'âme à Dieu par un acte simple et immédiat. Quoi qu'il en soit, écoutons-le nous décrire la nature de la *propensity* de Dame Gertrude :

> Cette inclination conduit l'âme à chercher Dieu en Lui-même, non point dans les actions extérieures, et pas davantage sous le voile d'images sensibles. Pourtant il y a des âmes qui, bien qu'ayant cette inclination, ne peuvent chercher Dieu de cette manière à cause d'un défaut secret de leurs sens intérieurs, qui les empêche de discerner les voies où l'Esprit divin voudrait les conduire... Et tous les guides du monde ne peuvent suppléer à ce défaut. Il n'y avait rien de tel chez Dame Gertrude. Ses sens intérieurs étaient parfaits et capables de distinguer comme il faut les divines admonitions des impulsions naturelles... Le Saint-Esprit, non seulement était la cause et la force de l'inclination de sa volonté, mais collaborait avec sa patience, son industrie, sa persévérance, à lui montrer intérieurement ce qu'elle devait faire, et à corriger ses fautes et ses défauts [18].

Ayant ainsi reconnu dans cette âme un élan spirituel, un sens spirituel, Baker n'a plus qu'une pensée : dé-

chal, l'état mystique supérieur, très caractérisé chez les mystiques chrétiens, trouve son analogue, sinon son correspondant exact, en dehors du christianisme, et même en dehors de toute foi religieuse. » Mais c'est ici une question rendue très obscure par beaucoup d'analogies purement superficielles, et qui demanderait tout d'abord des définitions précises de ce qu'on entend par mysticisme et de ce qui caractérise l'état mystique. On peut voir une mise au point sommaire et très claire de la question dans l'article *Prémystique naturelle et mystique surnaturelle*, du R. P. Garrigou-Lagrange (*Études Carmélitaines*, octobre 1933).

18. Le baron de Hügel, analysant « l'élément mystique » qui selon lui est la source de toute religion, emploie des termes qui pourraient presque définir la « propensity » de Baker : « L'aptitude innée de récollection, d'intuition, d'émotion, due à la présence de l'Esprit de Dieu et réduite en acte par son activité ». Aptitude naturelle, soutenue, développée, actualisée par la grâce.

barrasser son chemin des épines qui l'empêchent de courir directement à Dieu. « Qu'elle rentre en elle-même et que là elle soit attentive à la lumière et aux inspirations divines qui la guideront. »

S'attarder à corriger ses défauts, à quoi bon ?

> Pour réformer les mauvaises habitudes, le Saint-Esprit se contente d'attendre, de les corriger petit à petit... Il procédera avec elle comme avec d'autres, non pas violemment, d'une manière écrasante pour le corps et l'âme à la fois, mais doucement, gracieusement, conduisant l'âme pas à pas, l'amenant à abandonner elle-même ses mauvais désirs... Il ne demande pas la perfection du premier coup; il tient compte de la faiblesse de son *inclination*... et il craint peut-être de la blesser par une trop soudaine ou violente réformation de sa nature sensible.

Cette « nature sensible », pourquoi serait-elle mauvaise en elle-même ? Dom Baker est un humaniste de la Renaissance :

> C'est un principe reconnu chez les théologiens que la grâce ne détruit pas la nature; mais plutôt accommode ses opérations aux qualités naturelles de l'homme, dans la mesure où elles sont bonnes. Et en elles-mêmes elles sont bonnes; ce qui est mauvais vient de la corruption de l'humanité par le péché, depuis qu'elle est déchue de l'état de justice originelle. La grâce, donc, tend à écarter ce qui est désordonné et corrompu dans notre nature, et à y laisser ce qui est bon; oui, elle s'en sert même et l'améliore encore.

Il était donc impossible, pense Baker, « que Dieu laissât une âme de si excellentes dispositions, et qui s'adonnait à de si profondes récollections depuis des années, sans corriger ce qu'elle avait de mauvais ».

En vertu des mêmes méthodes, il laisse grande liberté à sa dirigée pour toutes les actions qu'il appelle indifférentes. Il n'oblige pas cet esprit trop actif à une consigne de silence rigoureuse; il ne lui demande pas

de cesser toutes conversations profanes, de fuir les distractions, les nouvelles du dehors, bref, de mener sur-le-champ « la vie d'un ange sur la terre ». Il la met au large, d'esprit et de cœur; il ne faut pas aller à Dieu dans la contrainte et la tristesse [19].

Sur un point seulement, il essaye de combattre tout de suite sa nature. Helen More est une conscience timide et scrupuleuse. Contraste curieux avec son assurance; mais quel caractère ne présente de ces illogismes? Le scrupule, chez elle, prend une forme particulière : un besoin maladif de revenir sur le passé, de reprendre des confessions antérieures. Ses confesseurs le lui ont défendu; alors elle est prise entre la crainte de leur désobéir et le besoin de satisfaire sa conscience; elle s'empêtre, comme tous les scrupuleux. Baker, naturellement, en juge comme les directeurs précédents. Mais il va user d'une manière plus souple, pour la débarrasser de cette psychose. Au lieu d'interdictions formelles écrites, voici sa manière :

> Dans sa détresse, Dame Gertrude pensa à faire une nouvelle confession générale... Un jour, comme j'allais monter à l'autel pour dire la messe, elle vint à la grille de l'église et me dit qu'elle allait faire une confession générale et qu'elle me demandait mes prières pour cela. Je lui promis de prier pour elle. Mais je ne pus m'empêcher d'avoir pitié d'elle et *d'accueillir sa démarche avec un sourire*, pour lui montrer que je savais que ce n'était pas le moyen d'obtenir la paix qu'elle cherchait.

Gageons que ce sourire compatissant a plus fait pour Dame Gertrude que les gronderies et les menaces. Et le vrai moyen, quel est-il? Baker le lui a dit :

> C'est Dieu qui vous délivrera. Passez par-dessus vos

19. Un directeur d'âmes moderne, l'abbé de Tourville, pensait de même que la première disposition nécessaire pour bien prier, c'est de « rendre sa propre nature libre au-dedans ». (*Piété confiante.*)

craintes pour aller vers Lui par amour. C'est l'amour qui bannit la crainte. La voix des hommes ne parvient pas à vous convaincre; la voix de Dieu vous donnera confiance en lui. Priez, aimez, jetez-vous à Dieu; c'est Lui qui vous éclairera et vous apaisera.

Elle ne tarde pas à éprouver qu'il a dit vrai. « Si l'on ne m'avait mise dans une voie qui amena mon âme à prendre confiance en Lui, aucun homme au monde n'aurait pu assurer ma confiance et me donner la paix. » Baker constate bientôt sa victoire :

Auparavant, toutes ses croix augmentaient ses défauts plutôt que d'aider à son progrès spirituel; mais dès qu'elle fut entrée dans une voie intérieure, dans la voie du divin amour, la tentation [des scrupules] et les autres croix coopérèrent au bien de son âme. Car, en résistant virilement à la tentation, elle augmentait en grâce et en force spirituelle... Un grand abandon à Dieu en fut le fruit, ce qui augmenta sa confiance et son amour, et diminua d'autant la dépression, la pusillanimité, la scrupulosité, la crainte servile qui auparavant obscurcissaient son âme... Elle devint plus maîtresse d'elle-même, plus contente, plus légère; elle donna satisfaction aux autres par des manières plus heureuses et plus gaies. Une fois seulement, pendant cette période, elle céda un peu à cette tentation, à la suite de sermons ou de lectures qui l'avaient effrayée; elle obtint de moi de lui permettre de confesser à nouveau une ou deux choses anciennes. Mais elle sentit et reconnut bientôt son erreur... Elle rassembla son courage, et tourna l'erreur en victoire. Depuis lors, elle se tint ferme dans sa résolution, quoique la tentation se présentât à elle assez souvent, dans la suite de sa vie, et jusqu'à sa dernière maladie : car elle l'avait dans les os, l'ayant héritée de sa mère, une bonne et pieuse femme, mais encline à la tristesse et au scrupule.

Voici donc une âme débarrassée de ses entraves, que Dom Baker remet à Dieu pour qu'Il accomplisse son œuvre en elle. Confiance en l'âme humaine, confiance en l'Esprit-Saint : c'est, si l'on ose dire, du grand

style dans la direction. On comprend qu'un tel programme ait eu l'adhésion immédiate d'une âme de haute race, impatiente de trouver un maître, et trop fière pour en accepter un autre que Dieu.

Tout par la prière, lui a donc dit Dom Baker. Mais quelle prière, quelle oraison lui recommande-t-il ?

Il aurait pu conseiller d'abord à Dame Gertrude la prière vocale et liturgique, puisque la règle bénédictine n'en impose pas d'autre. Dom Baker, quoiqu'il n'ait jamais vécu en communauté, ni donc senti et approfondi la vertu du chant au Chœur, est loin de le mépriser. « On ne peut nier », dit-il, « que pour certains la prière vocale, accompagnée de quelque exercice de vertu, est suffisante pour amener à la contemplation. Pour ceux-là aucune voie n'est plus aisée et plus sûre, aucune n'est moins nuisible à la santé, ou moins exposée aux illusions. Et avec le temps, s'il s'agit d'une âme qui en est capable, la prière vocale devient aspirative, mystique et contemplative ».

Ainsi en arriva-t-il, au reste, avec Dame Gertrude. Elle en vint à réciter l'Office avec une grande lumière et douceur intérieures. Elle le dit dans ses *Confessions* :

> L'Office divin est une chose si céleste que l'âme peut y trouver tout ce qu'elle désire. Quelquefois nous nous adressons à Vous, ô mon Dieu, pour nous secourir et nous pardonner nos péchés; et quelquefois Vous nous parlez, de telle façon que vos paroles transpercent d'une blessure d'amour le fond de notre âme. Et quelquefois, dans l'Office divin, Vous éclairez, Vous enseignez à une âme la connaissance de Vous et d'elle-même mieux qu'aucun enseignement humain, et vos paroles sont des œuvres.

Mais, au début, aucune prière vocale n'arrivait à pro-

duire en elle le recueillement. Il fallait trouver autre chose.

La méditation ignatienne ? Elle était en usage chez les Dames de Cambrai, comme dans tous les monastères touchés par la réforme [20]. D'ailleurs, un succès rapide et universel en avait fait, même chez les laïques, un des éléments essentiels de la vie chrétienne. Mais déjà, à l'époque où nous sommes, une réaction se dessinait. Beaucoup d'âmes commençaient à ne plus se satisfaire d'une prière qui apparaissait trop méthodique et mécanique. Les spirituels étaient divisés; l'oraison mystique commençait à l'emporter sur l'oraison ignatienne, chez les Jésuites même, comme le montre l'histoire de Balthasar Alvarez. Et l'expérience des confesseurs, au dire de M. Bremond, constatait l'impuissance des nouvelles générations pieuses à méditer suivant les *Exercices*. « On reconnaissait que... la pratique de la méditation discursive avait été un immense progrès et, tout ensemble, une faillite manifeste. Un progrès parce que, au lendemain du schisme protestant, cette pratique avait contribué... à la réforme des mœurs et au renouvellement de la vie spirituelle; une faillite, parce que ces mêmes méthodes paraissaient contrarier le parfait développement de la prière. Excellente, et... presque indispensable aux commençants; insuffisante, nocive même, pour ceux que la grâce invite à monter plus haut. Telles sont, non pas les systèmes a priori de nos maîtres, mais les certitudes expérimentales où les ont conduits des observations cent fois répétées. »

20. « L'Ordre de Saint-Benoît avait médité longtemps avant le Concile de Trente et la naissance de saint Ignace. Il semble pourtant que cette sorte de réforme dans la réforme, si l'on peut ainsi parler, ait introduit dans les abbayes une vie intérieure plus réglée, plus systématique, plus semblable à la vie des congrégations nouvelles... On essaya de façonner les Bénédictines à des méthodes et à des pratiques que les premiers siècles de l'Ordre n'avaient pas connues. » H. Bremond, t. II.

Pourquoi s'étonner de cette évolution ? La prière est chose vivante. Elle n'est pas réglée par des consignes théologiques, elle s'épanouit dans les âmes. La spiritualité chrétienne est mouvement, changement incessant de formes et de tendances.

Dom Baker, lui, n'a jamais été un fervent de la méditation. Trop indépendant, trop autodidacte, trop fantaisiste même si l'on veut, pour cette prière dirigée. Après vingt ans de vie intérieure, d'expériences, de lectures, son oraison est fixée : c'est un *exercise of love*, fondé sur les actes immédiats de la volonté, les aspirations, les élévations; une ascèse proprement mystique, en ce sens qu'elle fait peu de cas du raisonnement par motifs et par images, et supprime autant que possible les intermédiaires entre Dieu et l'âme. C'est cette prière-là qu'il va enseigner à Gertrude More.

Il a constaté d'ailleurs qu'elle est peu apte à méditer. Elle le fait depuis un an sans arriver à s'ouvrir, à s'échauffer le cœur. Qu'elle exprime son amour comme elle voudra, qu'elle s'aide de tout bois pour alimenter ce feu qui s'allume de lui-même en elle :

> Les actes peuvent s'inspirer de tout ce qui se rapporte à Dieu, à son amour ou à son service; tout ce qui est matière à résignation, patience, obéissance, humilité, regret des péchés... ou encore exercice de charité. De cette matière qui lui est donnée, l'âme tire un acte : faire ou souffrir la chose pour Dieu. Puis d'autres actes se rapportent immédiatement à Dieu, sans que l'âme ait à penser à elle-même : ainsi lorsqu'elle se réjouit de ce que Dieu est ce qu'il est, lorsqu'elle souhaite ou veut que tous les hommes l'aiment ou le servent... Voilà des actes qu'on appelle immédiats. Ce n'est pas encore la contemplation, car un certain effort de la volonté est nécessaire pour les produire; ils demandent en outre un choix de l'esprit, une certaine industrie, un usage parfois considérable de l'imagination.

C'est ainsi que Dom Baker avait fait lui-même ses premiers pas dans la voie de l'amour. Mais les femmes ont le cœur plus prompt, et plus exigeant, que les hommes; cette oraison-là peut leur paraître aride aussi. Dame Gertrude avait besoin de ce que Baker appelle la prière des affections sensibles :

> Pourtant ces âmes-là ne savent pas d'abord comment exercer ou employer leur affection sensible pour Dieu... soit par manque d'expérience, soit parce qu'elles ne se trouvent pas, au moment de leur oraison, en disposition favorable. Car ces dispositions affectives sont sujettes à des changements soudains : une légère indisposition du corps, ou une cause extérieure, un petit ennui, une contrariété suffisent. Alors l'âme tombe dans l'aridité, l'obscurité, la détresse, et la méditation est impuissante à l'aider. C'est ce qui arrivait souvent à Dame Gertrude.

Ici intervient le premier conseil précis, formel, de Dom Baker : « N'abandonnez jamais votre oraison pour des raisons d'aridité. Si vous ne pouvez trouver de vous-même des élans, des actes d'amour, aidez-vous de ceux des autres. »

> Son remède était celui-ci : elle recueillait dans des livres des exemples de l'exercice des affections sensibles, et les employait pour elle-même, tels que ceux-ci : « O mon Dieu, quand Vous aimerai-je comme Vous méritez d'être aimé ? » « Oh ! si je pouvais être délivrée de moi-même, pour Vous aimer seul ! » « Quand serai-je unie à Vous ? » Les actes qui se présentaient d'eux-mêmes à elle étaient les plus profitables; mais à défaut de ceux-là elle avait raison de chercher dans les livres ceux qui s'accommodaient à son esprit et à son inclination [21]. Elle ne se lassait jamais de faire ce qu'elle pouvait, et s'efforçait à la patience

21. En lisant les *Confessiones amantis*, on sent que Gertrude More était imprégnée de saint Augustin. Ce ne sont pas seulement des citations; c'est un même élan de pensée et de cœur, qui donne au style une couleur augustinienne.

et à la résignation pour ce qui lui était impossible... Ainsi elle profitait autant, si ce n'est plus, dans les temps de ténèbres et de sécheresse que dans les moments de lumière et de dévotion sensible... En bref, elle faisait son exercice aussi bien qu'elle pouvait, sans y suivre un ordre précis, selon l'attrait qu'elle ressentait; elle espérait qu'il serait agréable à Dieu; et puis elle le quittait, sans s'examiner sur la manière dont elle avait fait sa récollection [22].

Dévotion sensible : le mot a toujours quelque chose de suspect. Qu'il ne nous alarme point ici [23]. Dom Baker n'ouvre pas à la jeune moniale les fantaisies du sen-

22. Cette liberté d'allure dans l'oraison, cette absence de méthode, n'a-t-elle pas ses dangers ? Saint François de Sales n'osait s'y abandonner. Il écrivait un jour à Mme de Chantal : « Quant à ces préceptes d'oraison que vous avez reçus de la bonne Mère Prieure... je vous prie d'apprendre le plus que vous pourrez les fondements de tout cela. Car, à parler clair avec vous, quoique, l'été passé, m'étant mis en la présence de Dieu sans préparation et sans dessein, je me trouvasse extrêmement bien auprès de Sa Majesté, avec une seule, très simple et continuelle affection d'un amour presque imperceptible, mais très doux, si est-ce que je n'osai jamais démarcher [me détourner] du grand chemin pour réduire cela en un ordinaire. Prendre pour méthode de ne se point préparer,cela m'est un peu dur... Tout cela peut être utilement fait, mais que ce soit une règle, je confesse que j'ai un peu de répugnance. »

Sainte Thérèse, qui « ne pouvait discourir avec l'entendement », montre, avec sa merveilleuse psychologie, à la fois l'avantage et les dangers de l'oraison libre. « Ce genre d'oraison a cela de propre que l'âme y est ou profondément occupée, ou étrangement égarée, j'entends livrée aux distractions. Lorsqu'elle avance, elle le fait rapidement, *parce que c'est un progrès tout d'amour*. Mais elle a bien à souffrir pour en venir là, à moins qu'il ne plaise à Dieu de l'élever en très peu de temps à l'oraison de quiétude, comme il l'a fait pour quelques personnes de ma connaissance. A celles qui marchent par cette voie, un livre est très utile : il les aide à se recueillir promptement. »

23. Cf. sainte Thérèse : « Auparavant, j'avais ressenti, d'une manière continue, une *tendresse de dévotion* qui est en partie, me semble-t-il, le résultat de nos efforts; c'est un sentiment de consolation qui n'est ni entièrement sensible ni entièrement spirituel. Il est clair que tout nous vient de Dieu. »

timent. Il observe sa nature et lui laisse du jeu. Prélude, préparation à des exercices plus purement spirituels :

> Cet exercice des affections sensibles diffère beaucoup suivant *l'inclination* de l'âme. Ces âmes dont l'inclination est toute vers l'intérieur jouissent d'une claire lumière et sont capables d'actes très efficaces, et quoique leur opération soit encore dans la nature sensible, elle est du moins dans la plus noble partie de celle-ci et tend vers l'esprit.

Si nous en croyons Dame Gertrude, le changement qui se fit en elle fut merveilleusement prompt : deux ou trois semaines au plus. Le témoignage de Dom Baker est assez différent. La contradiction n'est peut-être que dans les mots. Dame Gertrude sort d'un long défilé ténébreux, angoissé : en quinze jours, elle a aperçu l'issue, la lumière qui l'attend au bout; cela lui suffit, son âme est délivrée, le chant de joie commence. Elle anticipe, à la manière des femmes. Dom Baker voit les choses d'un œil plus détaché. Elle est en chemin, c'est tout ce qu'il peut dire. Au reste, toujours discret, il la voit à peine :

> Vous vous souvenez que c'est vers la Toussaint, à la fin de sa première année de profession, que Dame Gertrude et moi nous eûmes un entretien sérieux, et qui parut la contenter, sur le bien de son âme. Un long temps s'écoula avant une nouvelle rencontre, à part l'échange de salutations. Au vrai, à cette époque, je n'avais pas d'elle une opinion très favorable, ni grand espoir que mes instructions lui eussent fait du bien; mais, en fait, comme je l'ai su plus tard, elle les suivait activement et sérieusement. Il y avait une grande lutte, alors, entre l'Esprit-Saint et sa nature, car elle fut assez longue à bien entrer dans la voie. Je restai sans savoir ce qu'elle faisait, jusqu'au jour où elle vint à moi, au début du Carême suivant, soit de propos délibéré, soit par hasard. En causant avec elle, je vis tout de suite qu'elle était bien en

chemin ou du moins qu'elle y serait bientôt. Après quoi, nos rencontres et nos entretiens se firent plus fréquents, elle se fixa de plus en plus dans la voie, et pour ma part je l'animai et l'encourageai. C'était mon principal rôle, comme aussi de la soutenir dans les tentations qui venaient de sa nature ou des paroles et des pratiques d'autres religieuses. Je lui donnais aussi quelques instructions générales; pour le détail, je la remettais toujours à son propre guide intérieur, l'Esprit-Saint. De temps à autre, elle venait pourtant à moi avec quelque question particulière, et se trouvait aisément satisfaite de ma réponse. Elle était maintenant bien orientée; elle marchait avec courage, calme et contentement. Elle ne me demandait plus d'instructions...

(*A suivre.*)

PAUL RENAUDIN.

Guillaume de Saint-Thierry

L'état raisonnable en la vie intérieure

(*Extraits*) (1)

Poursuivons donc notre marche! Après l'*État Animal*, abordons l'*État Raisonnable*, et puissions-nous par là-même nous élever jusqu'au *Spirituel*! [...]

Dans le processus de la vie religieuse, l'État Animal veille en somme autour du corps; il forme l'homme extérieur [...] en même temps qu'il le prépare à l'étude de la vertu. L'État Raisonnable, lui, opère autour de l'esprit [...] Voyons donc ce qu'est cet « esprit » (*animus*) que la raison rend raisonnable; voyons ce qu'est la raison, qui, en rendant raisonnable l'animal mortel que nous sommes, fait de lui un homme parfait. Disons d'abord un mot de l'âme (*anima*).

Anima — animus [2]

L'âme (*anima*) est une substance incorporelle, capable

1. *Epistola ad Fratres de Monte Dei*, cap. xv (dans Migne, l. II, cap. II; *P. L.*, 184, col. 339, 347.

2. *Op. cit.*, col. 340 BCD et 341 A. Les définitions qui vont suivre sont, pour la plupart, empruntées à saint Augustin. Le mérite de

d'intelligence et principe de vie d'un corps, auquel elle se trouve unie... Lors donc que cette âme commence à posséder dans sa perfection l'intelligence ou la raison, dont elle était seulement capable, on ne lui donne plus le nom féminin de « *anima* », mais celui de « *animus* », qui désigne un « *esprit doué de raison* », maître de lui-même et du corps qu'il est apte à diriger. Si, dans ses manifestations, l'*anima* se montre en quelque sorte efféminée, l'*animus*, au contraire, ne médite rien que de viril et de spirituel.

Cet *animus*, cet esprit, que nous rencontrons, chez l'homme, doué d'une nature subtile et agissante qui lui permet de tendre au bien, est supérieur à tous les corps, créés par la Sagesse divine; il est plus lumineux et plus noble qu'aucune lumière matérielle, et cela, à cause de l'Image du Créateur qu'il reflète et de l'intelligence dont il est capable. Malheureusement, à la suite de la Faute originelle, il a partagé la déchéance de la chair; il est devenu esclave du péché; il a été assujetti à la loi d'iniquité qui règne dans les membres du corps. Toutefois, il n'a pas entièrement perdu son libre arbitre (c'est-à-dire, cette faculté de juger et de discerner qui est le propre de la raison), bien qu'il n'ait plus la liberté quand il lui faut efficacement vouloir et agir [...]

La volonté recouvre sa liberté lorsqu'elle devient charité, c'est-à-dire lorsque « *la Charité de Dieu se répand dans les cœurs par l'Esprit de Dieu qui nous est donné*[3] ». Alors seulement apparaît vraiment la Rai-

Guillaume est d'avoir su rassembler les éléments de la philosophie de l'âme, dispersés dans les œuvres du Docteur d'Hippone. Les ouvrages le plus souvent cités sont : *De quantitate animae*, c. XIII, n° 22, et cap. XXVII, n° 53 (*P. L.*, 32, col. 1048 et 1065); *De immortalitate animae*, cap. VI, n° 10 (*P. L.*, 32, col. 1026); *Soliloq.*, l. I, cap. VI, n° 13 (*P. L.*, 32, col. 876); *Epist. 140*, cap. XXIII (*P. L.*, 33, col. 562). Enfin le *De Trinitate*, l. XI, n° 6; l. XII, n° 1; l. XIV, n° 16 (*P. L.*, 42).

3. Rom., v, 5.

son [...]; alors seulement l'*animus* s'appartient et dispose librement de lui-même : la grâce ayant, en effet, brisé les liens de la volonté, il peut enfin faire usage de la raison en toute liberté; alors seulement l'*anima* devient *animus*, c'est-à-dire *esprit* et *bon esprit*. *Animus*, disons-nous, en tant que l'âme *anime* désormais comme il faut la nature animale à laquelle elle est unie et qu'elle perfectionne d'ailleurs, par l'appoint de la raison libre. *Bonus animus*, ajoutons-nous, en tant que l'âme se porte enfin vers le *bien*-même qui la rend bonne, c'est-à-dire vers Dieu [...].

La Raison [4]

Pour ce qui est de la *Raison*, en voici la définition ou la description la plus commune : c'est une sorte de regard de l'esprit, qui donne à ce dernier de saisir la Vérité par lui-même, et sans le secours du corps; c'est également la contemplation de la Vérité et la Vérité contemplée; c'est enfin la soumission et la conformation de l'âme à la Vérité qu'elle contemple. Le travail de la raison, en quête de la Vérité, c'est le *raisonnement*, sorte de mouvement du regard intérieur de l'âme à travers les vérités qu'elle doit atteindre. Le raisonnement cherche et la raison trouve. Lorsque le regard de l'âme atteint de fait la réalité qu'il cherche, c'est la science; lorsque son enquête, au contraire, demeure sans fruit, c'est l'ignorance [...].

Pourquoi cette ame raisonnable ? [5]

Or, il n'est rien qui réponde mieux aux nécessités comme à la dignité de l'homme doué de raison, que

4. Col. 341 B.
5. Col. 341 CD et 342 AB.

l'exercice de ce qu'il y a de plus éminent en lui, de cette âme (*mens*), de cet esprit (*animus*), qui fait toute son excellence et l'élève au-dessus de tous les autres êtres vivants. De même, pour l'âme chargée de conduire et de gouverner toutes les autres parties de l'homme, n'est-il rien de plus digne à chercher, de plus doux à découvrir, de plus précieux à posséder, que cela seul qui se trouve être au-dessus d'elle, à savoir : Dieu. Mais cet unique bien de nos âmes ne se trouve point distant de nous! C'est en Lui que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous sommes. Nous ne sommes pas plongés en notre Seigneur-Dieu, comme en cet air qui nous environne : mais nous vivons en Lui par la Foi, nous nous mouvons en Lui et nous nous portons vers Lui par l'Espérance; nous nous fixons en Lui par l'Amour.

C'est donc pour tendre vers son Dieu, Le reconnaître comme son unique Bien, que l'âme a été créée raisonnable par le Très-Haut. Rendue bonne par ce Bien-même, elle est alors façonnée à son image et à sa ressemblance; durant son séjour ici-bas elle s'approche le plus possible par la ressemblance de Celui dont la tenait éloignée la dissemblance du péché; elle devient sainte en ce monde, tout comme il est saint Lui-même, en attendant d'aller partager un jour son propre bonheur dans la gloire.

La seule grandeur, le seul bien, c'est donc que l'âme, grande et bonne, admire et cherche ce qui est au-dessus d'elle, et souhaite, image dévouée, s'unir à son type. Or, l'âme est l'image de Dieu! Par cela même elle comprend qu'elle peut et qu'elle doit s'unir à Celui dont elle porte l'empreinte. Aussi, bien que retenue par les liens du corps, se plaît-elle à vivre, par la meilleure partie d'elle-même, c'est-à-dire par la *mémoire*, *l'intelligence* et *l'amour*, là d'où lui est venu — elle le sait — tout ce qu'elle est et tout ce qu'elle a; là où elle espère demeurer à jamais et trouver enfin dans la pleine

vision de Dieu, une entière ressemblance avec Lui, — pour autant toutefois que pareille espérance soit permise à l'homme [...]. De même que le corps humain qu'elle anime se trouve élevé vers le ciel, par sa position naturelle (sa nature et sa dignité le mettant au-dessus des autres corps), de même l'âme, élément spirituel, se plaît-elle à s'élever sans cesse vers ce qu'il y a de plus haut dans l'ordre des esprits, c'est-à-dire vers Dieu [...].

La formation de l'animus [6]

C'est dans la partie supérieure de l'homme que se forme l'*animus*, et qu'est donnée l'intelligence de ce qu'il faut faire dans ce but. Là, dis-je, dans la suprême pointe de l'esprit — *in spiritu mentis nostrae* —, se forme notre *animus*, lorsque, conformément au précepte de l'Apôtre, « *en toutes choses nous nous montrons comme des ministres de Dieu, par une très grande patience dans les tribulations, les nécessités, les angoisses, les travaux, les veilles* » [7]... Les voilà bien les *études* saintes (*studia sancta*), les exercices apostoliques, qui, en fournissant à l'âme l'occasion de s'examiner, lui donnent aussi de se connaître et de se purifier de tout contact avec la chair; les voilà bien les études saintes qui sanctifient l'esprit dans la crainte de Dieu [...]. Elles seules forment l'*animus*, parce qu'elles ont tout pour cela [...]. Ce ne sont point tant les fleurs que les racines mêmes des vertus qu'elles se plaisent à rechercher; elles veulent être, mais non paraître; peu leur importe qu'on les ignore, pourvu qu'elles existent!...

6. Col. 342 BCD.
7. II Cor., VI, 4. La citation se poursuit jusqu'au verset 10 inclus.

La vertu [8]

Qu'est-ce que la vertu ? La fille de la raison, et surtout l'enfant de la grâce. C'est, en effet, une « force » de la nature (*vis*), mais qui n'est vertu (*virtus*) que par la grâce. Elle est *vis*, par l'approbation du jugement de la raison; mais c'est par le désir de la volonté illuminée d'en-haut, qu'elle est *virtus*... C'est au fond l'exercice de la volonté libre (libérée par la grâce), selon le jugement de la raison. La bonne volonté, voilà l'origine de tous les biens et la mère de toutes les vertus [...].

La volonté [9]

La volonté est comme un appétit naturel de l'âme; mais elle apparaît tout autre suivant qu'elle se porte vers Dieu et les réalités du dedans, ou qu'elle se porte vers les corps, vers les réalités extérieures et matérielles.

Quand elle monte, cette volonté, comme le feu vers son lieu propre, — c'est-à-dire quand elle s'unit à la vérité et s'élance vers les sommets, — elle est AMOUR. Quand elle est provoquée et comme allaitée par la grâce, elle est DILECTION. Quand elle saisit son objet, qu'elle le tient, qu'elle en jouit, elle est CHARITÉ, UNITÉ D'ESPRIT, elle est Dieu [10], puisque Dieu est Charité!

Lorsque, au contraire, elle décline vers ce qui est charnel, elle devient concupiscence de la chair,... concupiscence des yeux,... ou orgueil de la vie [...].

On le voit : dans l'âme attentive à Dieu ou recueillie en elle-même, dans le monde de la pensée, la volonté tient la première place, et, de ce fait, elle est responsable de tout ce que produit l'esprit [...].

8. Col. 344 AB.
9. Col. 345 AB et 346 A.
10. Analogiquement, cela s'entend!

La pensée [11]

Trois choses concourent à former la pensée : la volonté, la mémoire et l'intelligence. La volonté force la mémoire à présenter la matière de la pensée et elle contraint l'intelligence à lui donner une forme. A la mémoire elle applique l'intelligence et à cette dernière le regard pénétrant de l'esprit (*aciem mentis*) d'où doit sortir la pensée; cet effort de la volonté pour réunir ainsi mémoire et intelligence et rassembler (sans grande difficulté d'ailleurs) les éléments de la pensée, semble avoir valu son nom à cette dernière : le mot *cogitatio*, en effet, dérive du verbe *cogere* = contraindre [...]. Il est impossible de penser sans le concours de l'intelligence [...], mais il y a l'intelligence abandonnée à elle-même, et il y a l'intelligence illuminée par la grâce [...]. La première, participant au vice de la raison et à la corruption de la volonté (fruits de la déchéance), ourdit des pensées coupables, qui séparent l'âme du Seigneur. L'autre, toujours éclairée par la Grâce et affectée par la vertu, opère la piété qui transporte en Dieu l'âme réfléchie.

Traduction nouvelle par
fr. J.-M. Déchanet, O. S. B.

11. Col. 346 ABC.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

La prise de contact au catéchisme [1]

Vocabulaire

Arrêtons-nous d'abord à ce mot : contact; à cette famille de mots : le verbe toucher, le sens du toucher, l'adjectif tactile, ... et ce nom, tact, qu'on pourrait définir : le sens spirituel du toucher (qu'on le prenne au sens figuré : émouvoir; ou bien, et plutôt, au sens propre : entrer en relation directe, en contiguïté). Les âmes ont des défenses; non pas comme le hérisson qui dresse ses piquants, plutôt comme le colimaçon qui se retire dans sa coquille, ou comme les cornes du colimaçon, si sensibles que le moindre heurt les fait instantanément se dérober. Ainsi sont les âmes en face de ceux qui manquent de tact, de douceur, de sympathie rayonnante, ainsi surtout sont les âmes des petits. Mais ces retraits de l'âme ne se voient guère : et bien souvent nous croyons que les enfants se livrent à nous, sont ouverts et naturels, alors que dans le secret de leur âme profonde toute une vie secrète, bien personnelle, à l'abri de nos tentations, se construit avec des matériaux de leur choix, pris à l'ambiance habituelle; et non pas avec les

1. Ce rapport a été présenté à la réunion de rentrée du « Groupe d'études de Pédagogie religieuse » (28 octobre 1937, 19, rue de Varennes). Plusieurs études particulières l'avaient précédé, où chacun exposait comment il comprenait ses premières classes de religion : M. l'abbé Plaquevent (Préventorium de Pau), Mme Damez (Formation Chrétienne des Tout-Petits), Mlle de Grandmaison, Mlle Soyer (Cours secondaires), Mlle Sourd de Villodon (Jardin d'enfants), Mme Domanche (Œuvre de vacances), Mlle Derkenne, Mme Fargues (Catéchismes paroissiaux). Nous pensons être utiles à beaucoup de catéchistes en le publiant.

matériaux de notre choix, apportés par notre zèle d'apôtres. Prêter une part de soi, la moins précieuse, et réserver l'autre, c'est la défense la plus efficace, parce que c'est la moins visible. On nous obéit, on répète nos paroles, on passe par où nous voulons et on dit oui partout; mais on met le verrou à l'intérieur, on reste sur la défensive, on n'est soi qu'entre enfants, quand la grande personne est partie. Les éducateurs attentifs observent alors que « le contact ne s'est pas établi »; et si aux leçons de l'expérience, ils sont non seulement attentifs, mais dociles, au lieu d'accepter que les enfants leur échappent, et de les en accuser, ils refuseront d'en prendre leur parti, s'accuseront eux-mêmes et essaieront de changer.

Faire connaissance

Entrer en contact; prévenir la fermeture des âmes à notre approche; l'abbé Plaquevent appelle cela faire connaissance. A la Formation Chrétienne des Tout-Petits, on dit : apprivoiser. Mlle Derkenne arrive sous le signe de la joie. Mlle Soyer entre en conversation. Mlle Sourd de Villodon se promène avec ses petits dans un jardin. Les scouts jouent. Dans tout cela, et bien que le but commun soit, en définitive, de communiquer de la vie divine, le bon Dieu n'est pas encore nommé. L'empressement zélé qui brûlerait les étapes et négligerait de faire connaissance, ou, si vous voulez, de battre une mesure pour rien, mettrait sur la défensive.

A la nouveauté de notre personne s'ajoute, d'ailleurs, la nouveauté du local, du mobilier, des coutumes, qui provoque un véritable dépaysement (abbé Plaquevent). Pour le petit d'école laïque, ce dépaysement se renouvelle à chaque séance, pendant plus ou moins longtemps. Le premier jour, cela peut aller jusqu'à l'ahurissement, jusqu'à l'hébétude. Tout ce qu'on dit alors de plus que ce qui est utile pour simplement faire connaissance, est dit en pure perte, et même à grand dommage. Les grands yeux écarquillés, que nous prenons pour un signe d'attention, signifient surtout un étonnement extrême et une incompréhension presque totale, dût quelque détail secondaire avoir au passage accroché l'esprit, dût même le rire fuser un instant pour un mot drôle.

Il y a deux méthodes pour apprendre à nager : on jette

l'enfant à l'eau; ou bien on le familiarise peu à peu, on le soutient doucement et on lui montre les mouvements à faire. Quelle que soit la valeur de la première méthode sur des enfants déjà grands, je ne l'ai jamais vu préconiser pour des tout-petits. De même en éducation religieuse. Même si le milieu familial est chrétien, on ne perd rien à causer un peu sur le seuil avant d'entrer dans son grand sujet. L'athlète qui recule pour prendre de l'élan sautera plus loin; le catéchiste qui prépare l'attention de ses élèves s'en fera mieux suivre, exercera une influence plus solide et surtout plus profonde. Il y aurait beaucoup à dire sur les degrés et les qualités de l'attention, sans sortir de ce sujet : le contact. Pour l'instant, rappelons seulement que la pédagogie pour normaux a toujours à tirer profit des recherches de la pédagogie pour anormaux; les anormaux spirituels, ce sont les enfants de milieux déchristianisés : or, leurs éducateurs ne les jettent pas à l'eau pour leur apprendre à nager. Le risque serait trop grave.

Nous pouvons donc tenir ce point pour acquis : il ne faut pas surprendre brusquement l'enfant nouveau venu au catéchisme, de crainte de lui faire fermer son âme s'il l'avait ouverte, ou de l'empêcher de s'ouvrir s'il est entré chez nous avec un peu de crainte, voire de méfiance, ou simplement un peu trop d'étonnement.

Termes du problème

Mais décomposons le problème : il y a le contact corporel, il y a le contact spirituel, et à mi-chemin des deux le contact intellectuel. Pour commencer, disons simplement : le physique et le moral.

Contact physique

Un petit enfant n'a pas peur d'un être beaucoup plus fort que lui, si cette force ne lui apparaît pas. Elle lui apparaît parfois sans que nous en ayons conscience, par la manière dont nous le touchons, lui prenons la main, lui retirons son béret, par le volume ou la fermeté excessive de notre voix. Même sans brusquerie, il nous arrive de déclencher pour ces mêmes efforts une énergie en excédent à laquelle l'enfant est sensible; instinctivement il s'en protège. Il

faudrait n'avoir de force, tout au moins n'en montrer, que juste ce qui lui serait nécessaire à lui-même pour prendre la main de son petit camarade et lui enlever son béret. Je crois que le sentiment de respect, analogue pour une part à celui qui nous agenouille devant l'Enfant de la crèche, mesure, sans que nous ayons besoin d'y prendre garde, la puissance de nos gestes. Les femmes le font tout naturellement. Et leur voix aussi s'amenuise, prend des accents enveloppants. Quand elles ont beaucoup d'affection pour le petit être qu'elles veulent apprivoiser, elles adaptent gestes et voix, au point de bêtifier, comme on dit, et c'est touchant plus encore que risible, de voir et d'entendre par exemple une femme à cheveux blancs s'ajuster de cette façon, non pas même toujours à la faiblesse d'un bébé humain, mais à celle d'un chaton de quelques jours ou d'un petit oiseau blessé. Je dis cela en passant et pour indiquer que si l'on voulait éclairer en profondeur toutes les raisons de nos attitudes, on serait obligé de descendre jusqu'à la plus humble physio-psychologie. Le bon Dieu ayant fait les femmes ainsi, et tout disposé en elles pour l'amour des petits, il faut, non pas dédaigner ces choses, mais les utiliser. Le respect et l'amour les utilisent en nous, et il nous est tout naturel d'être douces, enveloppantes, souriantes avec les petits; nous le serons bien davantage si à travers leur faiblesse corporelle notre âme chrétienne pressent la délicatesse et la pureté de leur âme baptisée; et davantage encore si notre charité, notre amour du Christ, nous rappelle à leur vue de quelle tendresse Jésus les enveloppe. Cette dernière pensée est très efficace pour nous faire chérir ceux que la nature en nous repousserait : les enfants laids, ou sales, ou « méchants », comme on dit.

Les hommes ont une autre façon d'aborder les enfants. S'ils les aiment réellement et s'intéressent à tout ce qui les constitue enfants, sans avoir dans la douceur des gestes et la douceur de la voix tous les avantages naturels des femmes, ils s'en laissent approcher assez facilement. Les filles et les garçons les plus sauvages ne résistent guère à l'amour et à la bienveillance; seulement ils mettent un peu plus de temps à se rendre à un homme qu'à une femme, toutes choses égales d'ailleurs.

Peut-être pourrait-on déceler dans l'attitude des dames

catéchistes, à une époque qui dure encore pour un certain nombre d'entre elles, comme un effort en sens contraire de celui que leur suggérait leur nature de femmes : un effort pour ressembler aux hommes, aux maîtres, aux enseigneurs qui sont plus ou moins dompteurs d'enfants : il y a des dames-responsables-gendarmes, des cheftaines-gendarmes... Nous assistons aujourd'hui à une évolution en sens inverse : non seulement les femmes reviennent à leur vraie nature, qui est tendre et maternelle — ainsi que nous le voyons faire au jardin d'enfants, à la F.C.T.P. et ailleurs ; — mais les hommes, et jusqu'à des prêtres éminents, nous donnent souvent l'exemple d'un effort pour s'inspirer, dans leurs rapports avec les enfants jeunes, de la manière féminine.

Contact moral

Nous arrivons au côté moral de notre problème. Les chemins d'âme bien ouverts, jusqu'où doit aller l'intimité ? Oserai-je répondre : c'est par le fond qu'il faut que les âmes se touchent ? d'un côté une âme neuve, de l'autre une âme riche d'expérience religieuse. Il n'y a pas de respect de la personnalité de l'enfant, ni de sauvegarde des secrets de notre propre vie intérieure qui puisse prévaloir sur le devoir de jouer cartes sur table; ou, si vous aimez mieux, sur une loyale, confiante et entière soumission au dogme de la Communion des Saints. La communion des saints est un mystère de l'invisible; je crois que des chrétiens ont pour premier et sacré devoir d'en faire dans le domaine de l'éducation une réalité visible : notre âme est le bien de tous, et tant pis pour les jardins réservés, l'enfant a le droit de se promener partout. A l'heure du catéchisme, le dogme de la communion des saints revêt un aspect psychologique autant qu'il tend à surnaturaliser l'action éducative; il y a autre chose : nous avons à compléter à cet égard les théories de la pédagogie nouvelle, dont nous entendons nous servir.

Matériel didactique

Cette pédagogie, on le sait, accorde une grande place au

matériel, au point qu'il y a quelques années il semblait qu'un bon matériel didactique, offert au libre choix de l'enfant dans une ambiance organisée pour lui, devait suffire à tous ses besoins de croissance psychique. On en est un peu revenu ; dans les milieux pédagogiques les plus avancés eux-mêmes on a compris que, comme dit Pie XI, ce sont moins les bonnes méthodes que les bons maîtres qui font les bonnes écoles. D'où l'on conclurait qu'en matière de religion, les saints sont les meilleurs catéchistes; et que les catéchistes qui ne se sentent pas saints ont d'autant plus besoin du secours de la pédagogie, sans se dispenser d'essayer d'être tout de même un petit peu saints à l'heure du catéchisme.

Le matériel didactique et la formation religieuse

Parce que le matériel didactique, si l'on ose employer ce mot « matériel », qui n'est ici qu'une figure, c'est l'âme même du catéchiste. A l'école on dit à l'enfant : touche, prends, regarde : c'est ainsi que tu apprendras à connaître les choses; et on lui donne des choses. Au catéchisme, nous lui dirons : Prie, pense, éveille ton âme à Dieu; mais qu'est-ce que nous donnerons à toucher, à voir, à sentir ? Une âme qui prie, qui pense, qui est éveillée à Dieu.

Notre âme à toucher, tel est le matériel didactique de notre pédagogie religieuse; l'éducation religieuse de l'enfant, pour autant que nous sommes conviés à y prendre part, se fera par le « sacrement » de nos paroles, regards, gestes, mots. Comme, sur un autre plan, le contact de Dieu et du chrétien se fait par les signes des sacrements de l'Église.

Or, ce qui importe avant tout et avant les apparences concrètes de ces regards, paroles, etc., c'est la qualité même de l'âme; est-elle chrétienne ou non, religieuse ou non ? Si oui, l'usage qu'en fera l'enfant par le seul contact spirituel aura une vertu christianisante, comme les formes géométriques du matériel Montessori ont une vertu formative, si seulement l'enfant sait les toucher avec ses doigts. Tous les objets qui sont les occasions concrètes des contacts et des échanges manifestent la forme de cette âme, pour continuer notre comparaison; les réactions de

cette âme sont des réactions de valeur religieuse, même si l'objet est profane.

Le Jardin d'Enfants, lieu idéal du contact d'âmes

Un exemple de choix peut être pris au Jardin d'Enfants catholique : les observations de la nature, qui y sont une des occupations essentielles, font jaillir tour à tour chez l'éducatrice, et, par suite (ou du même coup), chez les petits, sans préméditation, et donc sans aucun caractère factice, des réflexions et des élévations qui manifestent, autant qu'elles la nourrissent, la plus authentique vie religieuse.

Ce n'est pas à dire qu'il y ait plus d'authentique vie religieuse dans le corps des jardinières que dans le corps des autres catéchistes; mais que les bonnes jardinières savent livrer leur âme aux enfants et donc que, si cette âme est religieuse, les enfants ont ainsi à leur disposition, pour leur formation religieuse, du bon matériel didactique, bien adapté à leurs prises.

Cela vaut la peine qu'on s'y arrête un peu, qu'on se demande pourquoi la méthode « jardin d'enfants » nous fournit l'exemple le plus facile à généraliser des conditions nécessaires à un vivant contact d'âme. Et ce que je pourrai en dire s'appliquerait évidemment aux autres méthodes, comme le scoutisme, pour autant qu'elles procèdent de ce même esprit que je vais essayer de décrire.

Le Jardin d'Enfants est le lieu idéal de la liberté de l'âme enfantine, de son ouverture, de sa disponibilité. Dans un bon Jardin d'Enfants, l'atmosphère est sereine, confiante, épanouie; l'action de la jardinière y est aisée, efficace; elle n'a pas à commander, à gronder ni à punir; ou si peu ! Cette facilité d'influence, à quoi tient-elle ? A ceci, je crois, qu'un Jardin d'Enfants, même catholique, n'est pas du tout une salle de catéchisme; c'est un endroit très riche, et un endroit de totale expérience humaine (d'expérience à l'échelle de l'enfant, il va sans dire) ; une bonne jardinière est ouverte à tout ce qui vit et à tout ce qui vibre, c'est-à-dire, en somme, à toute la nature et à tout l'art, comme si, pour sauvegarder le contact, il fallait surtout sauvegarder en soi mille choses plus précieuses encore pour

ses enfants que pour soi, mille choses parmi celles que l'on qualifie le plus volontiers d'inutiles.

Le froid bon exemple opposé à l'éducation par la vie

Je suis obligée ici de répéter un truisme; pardonnez-le-moi, en faveur de ce qui paraît peut-être, séparé de ce truisme, un paradoxe.

Si nous étions exclusivement des êtres moraux, qui veulent faire leur salut et celui des autres par un rappel constant, explicite ou tacite, des principes de la bonne conduite, notre rayonnement s'éteindrait comme une lampe qu'on voile et qui pourtant continue de brûler. Qu'on le veuille ou non, il entre une part de séduction dans l'ascendant de l'éducateur sur l'éduqué : cette force entraînante de la vie qui vibre. De quoi pèse, à côté d'un mauvais exemple intégré dans de la vie vibrante, le bon exemple qui exhorte simplement ? qui se propose froidement à l'imitation ? Il aura le dessous dans le conflit d'influence; à ne considérer, bien entendu, que notre action humaine.

C'est probablement parce que le bon exemple doit être donné qu'on met toujours l'accent là-dessus quand on parle aux éducateurs; exemple de foi, de piété, d'intégrité morale. Aux déjà convaincus, c'est sur le devoir d'être vivants, et vibrants — je ne dis pas trépidants ni excités —, qu'il faut mettre l'accent.

Et il faut sérieusement et efficacement se demander *si la sensibilité n'a pas en éducation un rôle prédominant* (je parle de la sensibilité de l'éducateur); et si l'on ne doit pas, en faveur des petits enfants, lui rendre les points que l'intelligence, ou plutôt l'intellectualisme, et très spécialement notre intellectualisme français, lui a fait perdre.

Les formes d'art et le jeu

Cela nous amène à parler des formes d'art. Il n'est pas donné à tout homme de réaliser des formes que les autres hommes conviendraient volontiers d'appeler des formes d'art; mais, s'il est homme intégralement, il a une sensibilité d'artiste. Avec du bon ou du mauvais goût, suivant ses dons naturels et son éducation, il vibre à tout ce qui

n'est pas réclamé par *l'utilité* (au sens où l'entend notre époque de techniques). Il joue sa vie et son cœur avec liberté, j'oserais presque dire avec fantaisie, et sent que Dieu dit partout quelque chose, encore que nous ne sachions pas toujours recueillir ces mots de Dieu avec leur vrai sens, ou les restituer avec leur vrai accent.

C'est une âme ainsi libre, joueuse, éminemment sérieuse d'ailleurs dans son jeu, et sensible à tout ce que la vie offre d'intéressant, c'est-à-dire à tout, qui se rapproche le plus de l'enfant et entre en contact avec lui à tout propos, sans effort de part ni d'autre. Garder la naïveté de notre âme, malgré les difficultés de l'existence, qui tendent à nous endurcir; avoir toujours, ou très souvent, le temps de nous arrêter devant ces choses intéressantes de la vie que je disais, et bien qu'elles n'aient aucune utilité apparente; après les avoir contemplées, les exprimer pour pouvoir les communiquer — c'est ici le rôle de l'art — : tout cela non seulement nous garde l'âme ouverte, mais ouvre par suggestion les âmes d'enfants; car c'est leur mode d'être normal que celui que je viens de décrire; alors les échanges peuvent s'établir. Au lieu d'apparaître à nos petits comme des ravisseurs de leur liberté et des éteigneurs de leur joie de vivre, nous les invitons à partager avec nous leurs propres trésors qui sont semblables aux nôtres. Si nous en faisons fi, je veux dire si notre intérêt pour ces choses est inexistant, ils se détournent; nous ne sommes pas dignes; s'il est factice, c'est pire, parce qu'alors du mensonge s'introduit dans nos rapports.

Cela revient à dire, ni plus ni moins : pour pouvoir mettre son âme en contact réel avec les enfants au profit de leur formation religieuse, une grande personne doit s'appliquer, tout le long du jour et tout le long de la vie, à garder et à cultiver le trésor de sa propre enfance, la spontanéité de ses impressions, la naïveté de ses enthousiasmes, ou plutôt à laisser le soleil et la rosée du bon Dieu les renouveler chaque matin.

Et ainsi on rencontre l'art, qui a tant d'affinité avec le jeu et qui fait partie intégrante de la nature humaine, car il est aussi vrai de dire : l'homme est un artiste, que de dire : l'homme est un animal religieux. Et l'enfant, qu'on a défini un être qui joue, est aussi, et peut-être à

cause de cela, plus facilement qu'un autre humain un artiste et un animal religieux.

Il ne s'agit pas ici, bien entendu, de la valeur intrinsèque des formes d'art par lesquelles un homme ou un enfant s'exprime et vibre, mais de ce qui les définit, d'une façon très générale, comme étant des formes d'art, des formes d'expression de la sensibilité; c'est en même temps ce qui les oppose aux techniques utilitaires.

Est-ce parce qu'on use des formes d'art ou de jeu qu'on trouve le contact avec les enfants, ou bien est-ce parce qu'on cherche le contact avec les enfants qu'on rencontre forcément sur son chemin l'art et le jeu, l'admiration, l'enthousisme? toutes ces choses ennemies des programmes et des horaires? Qu'importe, si cette liberté atteint le but plus sûrement que les programmes et les horaires!

Nous pouvons maintenant conclure.

Du point de vue de l'enfant : il s'agit avant tout de le prendre comme il est et de lui donner ce qu'il désire — ce que désire son meilleur moi; ou, si l'on aime mieux, de lui créer une ambiance où il puisse être *lui*, selon le modèle qu'il donne lui-même, dans ses bons moments, de son meilleur moi; cela nous mène loin d'une certaine pédagogie austère qui sévit dans nombre de milieux catholiques, depuis surtout le jansénisme; d'une pédagogie de contrainte où il est surtout question de briser la volonté et de mortifier les instincts — comme s'il n'y avait que de mauvais instincts! comme s'il n'y avait pas la grâce et l'instinct du Saint-Esprit! —; et cela nous mène tout près de certaines formules de la pédagogie dite *nouvelle*.

Du point de vue de l'âme de l'éducateur : pour entrer en contact personnel avec les enfants, il faut leur ressembler; vivre avec eux, comme eux, sans apprêts, surtout sans étalage de sa supériorité, et jouer, et admirer, et se livrer soi-même. Non pas se « mettre à la portée » des enfants, mais naïvement vivre à leur plan.

La parfaite réussite ferait que jamais un enfant, venant auprès de nous, ne froncerait son petit front et ne retirerait sa main. Au moins, que ses larmes ou sa timidité cessent après le premier quart d'heure.

MARIE FARGUES.

Le Congrès marial de Boulogne

Ceux qui ont eu le bonheur de participer au Congrès marial qui s'est tenu à Boulogne, en juillet dernier, oublieront difficilement les fêtes splendides auxquelles ce congrès a donné lieu. Tout concourait à faire de ces journées une extraordinaire manifestation de piété mariale. Le Congrès, qui se tient en France tous les quatre ans et qui a pour but de promouvoir la piété envers la Mère du Christ, avait choisi, pour tenir ses assises, la ville de Boulogne où Notre-Dame fait figure de suzeraine temporelle plus qu'en toute autre terre d'un pays pourtant consacré tout entier à elle. Ne fallait-il pas célébrer, en effet, en cette année 1938, le troisième centenaire de la consécration solennelle que Louis XIII fit de son royaume à Marie ?

C'est là, me semble-t-il, qu'il faut chercher la caractéristique de ce congrès. Comme à Lisieux, il y a un an à la même date, les prières de ces foules réunies révélaient la fusion profonde d'un amour purement surnaturel, celui de Marie, et d'un amour concret et personnel, *terrien*, de la patrie. Aucune politique, bien entendu (encore que la participation officielle du gouvernement, l'accueil plein de courtoisie fait au légat par la population, l'évidente bonne volonté des services publics et de la municipalité aient été sentis par tous comme un réconfort et une promesse), — aucune politique, et cependant, plus que partout ailleurs, c'était, semble-t-il, *pour le pays*, d'abord, que les foules étaient venues prier Marie, la suzeraine de cette ville depuis cinq siècles et du pays entier depuis trois siècles.

Nous nous permettrons à ce sujet de faire remarquer que les organisateurs ecclésiastiques du congrès n'ont peut-être pas su exploiter autant qu'ils l'auraient pu l'extraordinaire bonne volonté de ces foules, qui, à certains moments, ont manqué de l'encadrement minimum (nous songeons en particulier à la messe solennelle du dimanche

matin, où, sous un soleil implacable, on a imposé, avant une messe qui s'annonçait très longue, le chant de tierce à une foule pour qui cet office est à peu près complètement dénué de puissance émotive et d'enseignement liturgique). Il y eut même, à certains moments, des retards qui gâtèrent tout : l'arrivée, après la communion de la messe, du vénérable président de la Fédération nationale catholique obligea à reporter le renouvellement de la consécration de la France à Marie, de l'Offertoire, où était sa place normale, à la fin de la messe, où ce renouvellement perdait beaucoup de son relief liturgique.

La foule, elle, n'était cependant en rien déconcertée par ces retards ou ces imprévisions ; elle était là, foule anonyme de tous nos pèlerinages, qui manifestait sa foi avec une ferveur admirable. Comment dire l'émotion qui s'emparait d'elle aux moments principaux du drame liturgique ou de la fête populaire ? Nous nous souvenons surtout de cette extraordinaire procession dans la nuit du samedi, qui devait nous conduire jusqu'au Calvaire des marins. Il n'y avait là pratiquement que des hommes et des femmes de Boulogne qui étaient montés chanter leur foi à la protectrice de leur cité et de leurs familles. La procession redescendit par les quartiers ouvriers et là où la population maritime est le plus dense. Ceux qui ont pris part à ces processions, je pense, n'oublieront jamais les visages concentrés de tous ces matelots qui priaient sans respect humain, les chapelets des femmes, et tous les chants à la Vierge, d'une population éperdument confiante...

Parmi les grandes réussites du Congrès, nous signalerons le cortège historique et la procession de l'après-midi de dimanche. Il y eut là une fresque historique d'une beauté incomparable, — et l'histoire s'incarnait dans le présent, puisque à la suite de tous ces personnages qui ont fait la France chrétienne au cours des siècles, nous autres, de 1938, leurs fils et leurs héritiers, nous avons pris la route du pèlerin pour redire les mêmes prières et chanter la même Souveraine...

K. W.

LECTURES

SAINT DOMINIQUE[1].

On se souvient du *Saint Dominique, l'idée, l'homme et l'œuvre*, publié en 1921 par le regretté P. Mandonnet. Tous les amis de l'Ordre et tous les historiens du moyen âge voyaient en cette synthèse l'esquisse et la promesse d'une œuvre plus développée où l'auteur aurait dispensé libéralement les trésors de son érudition et brossé dans toute son ampleur le tableau des origines dominicaines. La mort est venue, malheureusement, faucher cet espoir. Nous n'aurons jamais, de la main du P. Mandonnet, cette grande *Vie de saint Dominique* que nous attendions et qu'il eût pu écrire avec tant de science et de filiale ferveur. Mais un maître peut-il mourir tout entier ? Le P. Mandonnet laissait un groupe de disciples et un cercle de confidents très chers. Nous sommes reconnaissants au R. P. Vicaire d'avoir osé entreprendre et d'avoir su mener à bien une œuvre délicate. Prenant pour cadre les grandes lignes tracées par le P. Mandonnet lui-même dans son travail de 1921 et depuis lors précisées et complétées par l'auteur, le P. Vicaire a su organiser autour de ce noyau de nombreuses études dispersées dans les papiers du P. Mandonnet, ou simplement ébauchées par lui et continuées sous sa direction. Avec une loyauté et une discrétion parfaites, le P. Vicaire prit à cœur de respecter autant que possible le texte du P. Mandonnet, se contentant de l'enrichir par l'exploitation en note des sources indiquées ou suggérées par l'auteur. De même, chacune des études si intéressantes qui complètent l'ouvrage et ouvrent de si curieuses perspectives sur le milieu contemporain est dûment signée par son

1. Pierre Mandonnet, O. P., *Saint Dominique, l'idée, l'homme et l'œuvre*, augmenté de notes et d'études critiques par M. H. Vicaire et R. Ladner, O. P., 2 vol., Desclée de Brouwer et Cie, 1938.

auteur, le P. Mandonnet, le P. Vicaire ou le P. Ladner. De tout cela résulte un ouvrage d'aspect un peu complexe, mais nullement composite, car nous sommes loin d'une marqueterie et l'on est, au contraire, vivement frappé par l'unité d'inspiration qui y règne. Cet esprit du P. Mandonnet, dont se sont si profondément imprégnés ses continuateurs, est fait d'un sens étonnamment pénétrant du concret, de l'histoire vécue, joint à une intelligence profondément chrétienne de la vie de l'Église et un magnifique amour de l'Ordre.

La richesse même de ces deux tomes nous contraint d'en donner seulement une vue d'ensemble. Le premier porte en sous-titre : *Étapes*. La composition en est régulière : une première partie décrit le portrait de saint Dominique, sa vie et la fondation de l'Ordre des Prêcheurs; à cela s'ajoute une série d'études dues au P. Vicaire, où sont traités quelques problèmes d'importance particulière : la chronologie des années 1205-1208, l'ambassade dans les Marches, la naissance de Prouille, la prédication de Narbonnaise, les rapports de Dominique et du Saint-Siège. Dans la seconde partie, le P. Mandonnet expose avec amour l'activité des Prêcheurs, en marquant spécialement leur organisation scolaire, leur apostolat doctrinal et leur action profonde sur la société chrétienne. Deux études du P. Mandonnet sont rattachées à cette partie : la première identifie comme Prêcheurs les chanoines réguliers de Bologne dont parle Jacques de Vitry dans son *Historia occidentalis*. La seconde étude est consacrée à la *Summa de Poenitentia* écrite par Maître Paul de Hongrie, O. P. (1220-1221), à Saint-Nicolas, c'est-à-dire chez ces mêmes Prêcheurs de Bologne, sous les yeux et probablement avec une certaine collaboration de saint Dominique. Il est difficile d'exprimer, en fermant ce premier tome, l'admiration dont on est saisi, grâce au P. Mandonnet et à ses continuateurs, à l'égard de ces géants apostoliques que furent saint Dominique et les premières générations de Prêcheurs; on n'imagine pas qu'il soit possible d'être plus qu'eux dévoués et plus intelligemment ouverts à la cause de l'Évangile, plus fidèles et plus habiles serviteurs du Christ et de l'Église. L'esprit de saint Dominique apparaît de mieux en mieux comme un génie de clarté et de prudence, animé par une foi ardente et avisée,

nourrie dans une contemplation quasi ininterrompue du règne de Dieu.

Mais nous nous trompons fort ou bien le lecteur trouvera plus de joie encore dans le tome second, intitulé : *Perspectives*. Ici l'hagiographie s'élève au-dessus de cas individuels, quelque illustres et considérables qu'ils soient, pour atteindre en quelque sorte, dans l'Église même, dans le corps vivant de Jésus-Christ ici-bas, la source de la sainteté. D'ailleurs le plus grand éloge que le P. Mandonnet décerne à saint Dominique consiste à louer, en somme, dans le Patriarche des Prêcheurs, le fils intelligent et fidèle de l'Église; la raison profonde de son œuvre, le principe de son succès foudroyant, fut de répondre admirablement à l'attente de la chrétienté médiévale. Ce n'est donc pas nous éloigner de saint Dominique, c'est au contraire le comprendre plus profondément que de nous laisser aller à suivre les « perspectives » que l'on ouvre ici. Perspectives, non pas au fil du temps, comme des anticipations sur l'avenir; mais perspectives de réflexion et d'élargissement spirituels, rayons de lumière qui éveillent dans les profondeurs d'une époque les courants essentiels et explicatifs. Le coup de sonde tenté par le P. Ladner, sous le titre de « la mission dans l'Église : l'*Ordo praedicatorum* avant l'Ordre des Prêcheurs », est en ce sens des plus révélateurs. La mission essentielle qui constitue les apôtres dans leur fonction et leur dignité propre est la prédication de la foi; c'est en cela que consiste l'évangélisation, le message de la bonne nouvelle. Traditionnellement, depuis les apôtres jusqu'à nos jours, cette mission apostolique est la grande, la première tâche de l'Église chrétienne; nul doute que cette prédication de la foi ne soit plus importante que la distribution des sacrements, ceux-ci ne prenant valeur chrétienne qu'au service de la foi, comme sacrements de la foi. Aussi bien, nul n'ignore que les apôtres se réservaient officiellement la prédication authentique de la foi; plus qu'administrateur de sacrements, leur ordre était selon la volonté du Christ celui des prédicateurs ou des docteurs (*praedicate... docete*) de la foi. Après les apôtres, leurs continuateurs, les évêques, furent et demeurent officiellement chargés de cette mission; au premier chef, l'ordre épiscopal se présente comme un *ordo praedicatorum*. Participent secon-

dairement, par délégation, à cet ordre de la prédication, tous ceux que les ordinaires habilitent à cette fonction. La prédication chrétienne officiellement distribuée dans les cathédrales par les évêques se complète donc, dans les paroisses et dans les monastères, par les prédications régulièrement instituées au nom de l'évêque ou de l'abbé; hors de cette mission officielle et apostolique, nul ne peut, sans usurpation, s'arroger la qualité ou la fonction de prédicateur. La grande misère de la chrétienté au XII[e] siècle fut précisément que l'*ordo* chargé officiellement de prêcher s'acquittait mal (*pessima taciturnitas*, disait Pierre le Chantre) de sa fonction, tandis que les laïcs, instruits ou non, fidèles ou hérétiques, ne se faisaient pas faute de prêcher sans mandat. Pourquoi les prélats ne prêchaient-ils plus? D'après Alain de Lille, ils n'auraient pu le faire sans rougir, sans prononcer leur propre condamnation; les nombreux canons des conciles relatifs à la réforme des mœurs cléricales semblent lui donner raison. Mais peut-être, plus encore que la conduite scandaleuse de nombreux prélats, faut-il incriminer leur situation même de seigneurs féodaux. Ainsi les meilleurs étaient réduits à l'impuissance, entourés de soucis administratifs, d'un faste aussi peu apostolique qu'il était peu évangélique et d'une atmosphère profane, vulgairement intéressée. « Dans le bas clergé, malheureusement, les choses prenaient une tournure plus intolérable encore. Nous rencontrons là sur un nombre plus vaste d'individus et sous une forme plus grossière, les mêmes vices et défaillances que chez les prélats. Certaines paroisses étaient abandonnées à des êtres arriérés qui ne savaient même pas lire, sans dignité ni culture, parfois parce qu'on ne trouvait pas mieux, mais le plus souvent parce qu'on préférait s'adresser à ceux qui réclamaient le salaire le plus bas. Aussi la gestion répondait-elle au prix » (II, p. 21).

Certes les conciles provinciaux s'efforçaient de rappeler le clergé paroissial à la pratique de ce devoir essentiel qu'est la prédication; il existait des ordonnances excellentes, « mais une partie n'en était pas appliquée, l'autre était tombée dans l'oubli. La prédication régulière du dimanche, qui, à certains moments et pour quelques régions avait été jadis envisagée, ne fut imposée que par le concile de Trente à

chaque curé de paroisse. A la fin du XII^e siècle, les conciles provinciaux se contentaient de rappeler aux prêtres qu'ils devaient faire réciter au peuple le Notre Père, le Je crois en Dieu et le Je vous salue Marie, et les leur expliquer » (p. 15).

Or, à cette époque, le peuple avait faim de prédication et de nombreux hérétiques s'efforçaient de lui donner satisfaction, avec une ardeur prédicante inlassable, avec une connaissance peu commune de l'Écriture, avec la recommandation d'une vie pauvre, mortifiée, imitée des apôtres, en contraste cruel avec la vie des prélats et du clergé ordinaire. Les Vaudois qui, au début, voulaient renouveler la vie chrétienne à l'intérieur de l'Église, s'en étaient détachés sous le coup des persécutions que le clergé officiel, par une méfiance justifiée et par un ressentiment assez compréhensible, avait été amené à diriger contre eux. Plus dangereux encore les Cathares savaient habilement exploiter l'Évangile en faveur de leurs thèses dualistes et de leurs rancunes anticléricales.

Mais de l'Église aussi surgissait un mouvement de prédication laïque : des moines qui n'avaient pas toujours reçu les ordres majeurs, d'ailleurs plus ou moins instruits de l'Écriture, obéissants à l'Église et pratiquant une vie apostolique et parfaite, revendiquaient le droit de prêcher l'Évangile; plus inquiétante encore était la troupe insaisissable des quémandeurs ou quêteurs, armés de reliques douteuses et toujours prêts à prêcher sans autorisation sinon sans profit. Mais l'incapacité et la paresse du clergé lui-même ouvrait la porte, de singulière façon, à la prédication laïque, par la pratique de la prédication affermée; des *praedicatores conductitii* se chargeaient donc de la prédication dans une paroisse, dans une province ecclésiastique, à charge pour eux de céder à leurs commettants une part des bénéfices acquis dans cet exercice! Des évêques et des curés se considéraient donc comme déchargés du soin de la prédication lorsqu'ils en avaient confié le ministère à ces mercenaires et ils se contentaient d'en surveiller de loin en loin l'exécution.

Mais la papauté n'était pas demeurée inerte. Dès la fin du XI^e siècle un souffle de réforme avait traversé l'Église, en liaison avec la réforme grégorienne, remettant en honneur une manière antique de pratiquer l'imitation du Christ, la

« vie apostolique ». Les chanoines réguliers, s'ils avaient réussi à s'implanter généralement dans toute la chrétienté, dans toutes les villes surtout, eussent sans doute résolu la crise du ministère pastoral. En fait, les tentatives soutenues par les papes demeurèrent sporadiques et sans lendemain. On trouve des prédicateurs apostoliques isolés, quelquefois remarquablement instruits, généreux, pauvres, vrais curés d'Ars du XII[e] siècle comme Foulques de Neuilly († 1202); ou bien des groupes de missionnaires cisterciens, volontiers lancés par Innocent III, mais peu spontanément enclins à ce genre de ministère apostolique, nouveau pour eux; on trouve même, tant est grande la hardiesse d'Innocent et tant les besoins sont urgents, des groupes de prédicants hérétiques incorporés et utilisés après leur conversion dans les cadres de l'Église enseignante. « Une armée de laïcs zélés, qui réalisaient d'abord l'Évangile dans leur propre vie, un recrutement idéal en vue d'une action catholique, se mettait ainsi à la disposition de la hiérarchie ». Cette hardiesse de la papauté n'était pas du goût des ordinaires, peu favorables en principe à ces prédicateurs indépendants; les Pauvres Catholiques, les Humiliés se heurtèrent toujours à la méfiance, à la résistance exaspérée des évêques qui, incapables d'exercer personnellement leur office de prédicateurs, se tenaient du moins en garde contre ces suppléants peu sûrs. Bref, au début du XIII[e] siècle, le problème du ministère doctrinal et de la prédication évangélique était angoissant; on ne savait à qui le confier : « Il ne pouvait être question que de missionnaires ascètes, vivant selon l'imitation des apôtres, contemplatifs et nourris d'une profonde connaissance des saintes Écritures, décidés à se consacrer tout entiers et exclusivement à la prédication et aux âmes. Il leur faudrait former une troupe mobile, et par conséquent gouvernée par un chef, qui pourrait l'utiliser à sa volonté partout où les nécessités la réclameraient. S'il voulait satisfaire aux besoins pressants du ministère dans les villes, il convenait d'envisager un recrutement dans les milieux urbains. Mais surtout l'essentiel demeurait que cette troupe sortît du sein même de l'Église et des rangs de la hiérarchie, si l'on voulait que le mouvement et la prédication laïcs ne s'étendissent pas davantage, continuant d'augmenter le nombre des dissidents. » Dans ces lignes, le P. Ladner résume parfaitement la situa-

tion et fournit sur l'esprit, l'organisation et la vocation des Prêcheurs l'explication décisive.

L'étude si neuve du P. Mandonnet sur le mouvement de restauration canoniale illustré par l'extraordinaire expansion de la règle de saint Augustin au XI^e^ et au XII^e^ siècle apporte ici la pleine lumière. *Apostolicam enim vitam optamus vivere*, disait Augustin, nouvellement converti, encore laïc, lorsqu'il vendit ses biens, les distribua aux pauvres et s'établit à Thagaste avec quelques amis soucieux comme lui de vie parfaite. La règle de saint Augustin dont on nous explique ici pour la première fois les mésaventures littéraires, fut au moyen âge une véritable « maîtresse de vie apostolique ». On voit tout de suite en quel sens. Nous serions tentés, aujourd'hui, sous le nom d'apostolat, d'envisager je ne sais quelle organisation active, centralisée, militante, appliquant à la conquête des âmes les ressources de la technique la plus moderne. Et certes il ne faut rien négliger en vue d'une tâche si grande et si ardue. Mais les chrétiens, clercs et laïcs, entendaient alors différemment la vie apostolique; pour eux, elle se définissait très précisément comme une imitation de la vie des apôtres, c'est-à-dire par la pauvreté, la vie commune, la prédication de l'Évangile. Tel était l'idéal prêché aux clercs par Pierre Damien; Mais cet idéal était traditionnel; saint Augustin l'exigeait de ses clercs, saint Jérôme le décrivait complaisamment à Népotien et à Héliodore; le mouvement de réforme canoniale servait chez les clercs le même désir de vie apostolique qui animait les laïcs et dont le germe immortel se trouve dans les recommandations du Christ aux apôtres et aux disciples qu'il envoie prêcher. « Eh quoi ? se demande saint Pierre Damien, donnera-t-on ce privilège aux clercs de posséder ce que le Christ n'a pas permis à ses apôtres ? Lorsqu'il les envoya prêcher, ainsi que dit saint Marc, il leur fit le précepte de ne rien emporter en chemin, si ce n'est un bâton, pas de besace, pas de pain, pas d'argent dans leur ceinture ». Cette vie apostolique se présentait du reste avec la puissance d'attrait que possède une réalité concrète, décrite dans le texte des Actes qui peint la vie commune de l'Église primitive. « Chaque chrétien peut connaître cet idéal, le méditer. Avec sa foi simple d'homme médiéval, il peut sentir croître en lui le désir de le réaliser et de le voir

réaliser par les clercs jusque dans ses détails. Ne l'entend-il pas lire, le dimanche, à l'église, avec l'Épître ou l'Évangile ?... Dans cette époque où la vie liturgique est la seule et la vraie nourriture de la foi, cette récitation publique ne reste pas inoffensive » (p. 173). Mais avons-nous lieu d'être fiers, si cette lecture nous trouve aujourd'hui pleinement immunisés, si tant et de si savants commentaires découragent d'avance chez nos chrétiens, chez nos enfants, l'idée qu'ils pourraient naïvement concevoir de prendre au sérieux cette invitation et d'imiter cette vie apostolique ?

Ce n'était donc pas seulement l'élite du clergé, c'était aussi le peuple chrétien que séduisait l'attrait de la pauvreté évangélique : *multitudo credentium*, comme au temps des Actes. « Si les ministres ordinaires, attachés à leurs mœurs autant qu'à leurs richesses, ne voulaient pas renouveler ce plan, des hommes pieux, clercs évadés, soldats, laïcs, femmes, riches marchands ou nobles convertis, ne pourraient-ils pas former sans eux, hors des situations traditionnelles, une communauté plus apostolique ?... Dans les dernières années du XI[e] siècle, on voit le mouvement apostolique prendre corps, cristalliser autour de quelques individus » (p. 185). On frémit en imaginant quelles conséquences eût entraînées alors la défaillance cléricale; si la hiérarchie tout entière, si le clergé dans son ensemble, plongés dans les préoccupations séculières, s'étaient montrés réfractaires au souffle évangélique, sourds à l'appel de la pauvreté, si le sel de la terre s'était complètement affadi. Sans doute la Parole de Dieu n'en eût pas pour autant été enchaînée ; des pierres du chemin se fût levée une autre génération de fils d'Abraham. Mais les clercs auraient vainement défendu leur incontestable prérogative, argumenté contre les hérétiques, soutenu la légitimité de la propriété et de l'autorité ecclésiastique, prêché la soumission aux laïcs, fulminé contre les rebelles; ils auraient eu mille fois raison, mais n'auraient convaincu personne; le dynamisme et l'attrait évangéliques auraient manqué à leurs harangues les plus étudiées et les plus solidement construites. Les âmes auraient continué de vibrer aux prédications hétérodoxes, soutenues par l'exemple ou l'apparence d'une vie apostolique et pauvre. C'est ainsi que se préparent les grands déchirements. Cette disgrâce fut épargnée du moins

à l'Église du XIII[e] siècle, par la hardiesse, par la foi d'Innocent III. « On sait comment, dès le début de son pontificat, tendant la main par-dessus tout un siècle, Innocent III reprend contact avec la lignée des papes grégoriens et recommence à autoriser et stabiliser dans l'ordre catholique la vie d'imitation des apôtres. Ses initiatives vis-à-vis des Humiliés de Lombardie, des Pauvres Catholiques, des premiers compagnons de François, réalisent cette résurrection en une gradation remarquable. Le mouvement apostolique, avec son idéal de vie chrétienne calquée sur les récits de l'Évangile, revient dans l'Église, y naît même de nouveau, s'y épanouit, vraiment chez lui, avec un esprit de prosélytisme accru... Ce sont les trois branches de l'Ordre des Humiliés, les Fraternités de Pénitence et les Compagnies de Pauvres Catholiques, les Pauvres Dames de Sainte-Claire qui avec l'*Ordo de Poenitencia* et l'Ordre des Frères Mineurs constituent les trois Ordres de saint François. Le mouvement apostolique travaille de nouveau le monde catholique et le féconde » (pp. 192-193).

Dieu merci, le monde clérical ne s'endort pas non plus. « Dominique est un clerc. C'est un clerc régulier, et plus spécialement un clerc épiscopal. Il a été nourri dès sa jeunesse de la meilleure spiritualité apostolique canoniale, car il a trouvé en plein effort de réforme le Chapitre d'Osma dans lequel il est entré à la fin de ses études cléricales; il a participé lui-même à la reprise de la vie commune (1199) et l'on a la preuve que l'idéal de l'imitation des apôtres s'est présenté à lui en ce moment sous la forme la plus dynamique, car le prieur de la réforme, Diègue d'Acébès, était lui-même animé d'un si extraordinaire esprit de conquête que, devenu chef de son diocèse, il vint offrir au Pape, en 1206, sa démission, pour se consacrer à l'évangélisation des païens. Dominique était alors son sous-prieur et l'accompagnait dans cette démarche. Depuis cette date, Dominique a pu développer toutes les virtualités de la vie apostolique sur un nouveau terrain. Il fait partie, avec d'autres clercs, de la mission pontificale contre les hérétiques de la Narbonnaise. Il prêche alors selon le programme évangélique de saint Luc : « agissant et prêchant à l'exemple du Maître, allant à pied, sans or et sans argent, imitant en toutes choses la forme des apôtres ». C'est la

méthode de conquête expressément voulue par Innocent, que tous ses missionnaires de Languedoc doivent pratiquer » (pp. 193-194). Il est donc tout à fait normal de voir en 1216 Dominique et ses premiers frères, pour se conformer au XIII[e] canon du Concile de Latran, choisir pour règle de leur Ordre naissant le Commentaire (ou Règle) de saint Augustin; leur filiation canoniale était authentique. « Dans la branche proprement cléricale, comme dans le mouvement prédicant, la vie apostolique repartait donc en un puissant essor, sous le pontificat d'Innocent III, renouvelant l'idéal des réformateurs du XI[e] siècle et continuant l'histoire de l'idée de saint Augustin. » Toutefois, il est notable que la reprise de l'idéal apostolique, dans l'institution des Prêcheurs, connaissait une extension nouvelle : cet Ordre se présentait, au moins à partir de 1217, comme universel; il se détachait dès le début de toute administration paroissiale; il poussait très loin la pauvreté évangélique et le prosélytisme doctrinal. « Ils unissent, déclarait Jacques de Vitry, l'*ordo praedicatorum* à l'*ordo canonicorum* », réalisant ainsi la plénitude de la vie apostolique, dans la pauvreté totale de l'Évangile et la prédication ardente et universelle de la parole divine.

Répondant admirablement aux besoins durables de la société chrétienne comme aux aspirations ardentes des masses qui s'éveillaient alors, surtout dans les villes, à la culture et à la vie spirituelle personnelles, comblant au-delà de toute attente les désirs de la Papauté, l'Ordre des Prêcheurs était promis à une activité et à une illustration extraordinaires. Mais l'Évangile contient les paroles de la vie éternelle, d'autre part, on se tromperait lourdement si l'on croyait qu'un idéal de pauvreté évangélique n'est plus capable de séduire les âmes du XX[e] siècle, celles-là même peut-être, pour ne pas dire surtout, qui se croient impatientes de toute contrainte et qui attendent sans trop le savoir le joug du Christ. Alors, pourquoi les Prêcheurs d'aujourd'hui seraient-ils infidèles à leur naissance et à leur vocation ? Comme prédicateurs, comme docteurs, ils se doivent et ils doivent à l'Église de vivre en toute sa verdeur la vie apostolique; ils ne réclament aucun autre privilège que la liberté de maintenir en son âpre vertu le sel de la terre; ils ont cette force indomptable de vivre dans

la pauvreté volontaire, de prononcer les paroles qui tranchent, *est est, non non*, d'infuser sans relâche l'incorruptible ferment chrétien dans la lourde masse humaine qu'il n'a jamais fini de remuer.

J. TONNEAU, O. P.

L'ENSEIGNEMENT DE SAINT PAUL [2].

Que le Père Lagrange ait admis l'ouvrage de M. Amiot dans sa collection d'*Études Bibliques*, c'est dire sa valeur scientifique. Et pourtant M. Amiot a voulu donner aux prêtres et aux fidèles un exposé facilement utilisable de la doctrine de saint Paul. Il nous semble qu'il a atteint ce double but : donner un résumé à la fois savant et pratique de la doctrine de l'Apôtre. S. Ém. le cardinal Tisserant, dont on connaît la compétence en ces matières, a dit de cet ouvrage : « Plus d'un lecteur s'étonnera, je devrais dire presque tous les lecteurs s'étonneront de trouver son enseignement (de saint Paul) si détaillé, si mûr, si précis, vraiment complet. » Les divisions de l'ouvrage montrent le parti que ses lecteurs peuvent en tirer : 1. La vie divine : le Père, le Christ, l'Esprit, la Trinité. — 2. L'humanité avant le Christ. — 3. La Rédemption. — 4. La vie surnaturelle, fruit de la Rédemption. — 5. Le Christ mystique. — 6. La vie du Corps mystique, la morale chrétienne. — 7. L'avenir du Corps mystique.

L'ouvrage de M. Amiot rendra des services aux prêtres et aux fidèles cultivés.

fr. VINCENT BERNADOT.

2. F. Amiot, Supérieur du Grand Séminaire du Puy, *L'enseignement de saint Paul*, 2 vol., 45 fr. Gabalda.

L'HOMME NOUVEAU[3].

Nous connaissions le curé de Saint-François-Xavier et nous savions combien ses homélies dominicales allaient au cœur de ses paroissiens. Nous avons retrouvé le curé dans le prédicateur de Notre-Dame. Et ceci est loin d'être un blâme. M. Chevrot se distingue nettement de ses prédécesseurs qui ont illustré la première chaire de France. C'est que les besoins des auditeurs varient aussi avec le temps.

Le Cardinal de Paris avait demandé à M. Chevrot une prédication simple, l'explication de la parole du Christ. C'est pourquoi le prédicateur de Notre-Dame a exposé « l'éternelle actualité de l'Évangile ». Sa prédication est une prédication pastorale, avec sa simplicité et sa limpidité dans l'expression. C'est un exposé instructif et souvent émouvant qui montre qu'avec l'Évangile nous pouvons reconstruire la Cité, et que les chrétiens, s'ils sont chrétiens, seront les sauveurs de notre temps. « L'homme nouveau », c'est le chrétien. Lui seul peut édifier ce que le cardinal Verdier appelait, si heureusement en des heures graves, « l'Ordre nouveau ».

V. B.

POUR CÉLÉBRER TOUJOURS MIEUX LA SAINTE MESSE[4].

Dom Vandeur a certainement reçu une grâce spéciale pour faire connaître la valeur infinie de la messe et pour porter les âmes à vivre d'elle profondément. Ce petit livre est un recueil de notes de retraite sacerdotale. Il est écrit

3. G. Chevrot. *L'Homme nouveau.* Conférences de Notre-Dame, 1938. Desclée de Brouwer, Paris.

4. Dom Vandeur, O. S. B., *Pour célébrer toujours mieux la sainte messe et vivre d'elle.* 1 vol. in-12, 77 pp. Abbaye de Maredsous, Belgique.

avec une foi vive, pénétrante, savoureuse; c'est vraiment la contemplation du mystère de nos autels, qui continue en substance de façon non sanglante le sacrifice de la Croix. L'auteur rappelle au prêtre la grandeur de sa vocation, quelle abnégation, quelle foi, quel amour de Dieu et des âmes doivent grandir incessamment en lui. Il lui dit surtout en des formules vives qui s'impriment dans l'intelligence et dans le cœur que la messe est le tout du prêtre : « Ma messe doit passer avant tout le reste dans ma vie ; avant mes études, prédications, enseignements, travaux divers, courses et voyages. C'est l'intérêt suprême de Dieu... Le prêtre apprend à rester à l'état habituel de sacrifice vivant, non seulement à l'heure de la messe, mais tout le jour, en s'unissant à toutes les messes qui se célèbrent jour et nuit dans le monde, et en cette intention se sacrifiant aux intentions de Jésus et de son Église » (pp. 46 sq.).

Excellentes aussi sont les pages sur le bréviaire, prolongement de la sainte messe, et sur l'esprit de prière qui doit nous y faire trouver chaque jour l'aliment spirituel de la vie sacerdotale. De ce point de vue supérieur on montre ce que doit être le ministère et en particulier la prédication pour porter les fruits voulus par Notre-Seigneur.

Nous recommandons aussi deux autres écrits récents de Dom Vandeur : *Consolations, Messe de Requiem*, commentaire, p. 120, et *Vie intérieure : pour la recherche plus simple de Dieu*, p. 32. C'est l'âme de la liturgie qu'ils nous révèlent.

fr. Rég. Garrigou-Lagrange, O. P.

LE MISSIONNAIRE [5].

Si vous voulez savoir ce qu'est un missionnaire catholique, lisez le livre du P. Aupiais. Le P. Aupiais est actuellement provincial des Missions Africaines de Lyon. Il fut longtemps curé de Porto-Novo au Dahomey où il a exercé une influence profonde et durable. Il connaît les noirs d'Afrique

5. F. Aupiais, *Le missionnaire*. Ed. Larose, Paris.

parce qu'il fut leur père très aimé; il connaît leurs coutumes, leurs besoins, leurs traditions. En lisant ce livre, on se prend à aimer les noirs d'Afrique et l'on sent combien est injuste ce sentiment de beaucoup d'Européens qui croient que les indigènes africains sont des êtres diminués et immoraux. Il y a chez eux un attrait pour le catholicisme qui vient sans doute de leur besoin de prière, de leurs habitudes religieuses, des conditions morales, qui sont sévères, dans lesquelles se développe la famille indigène.

On a dit souvent qu'il faudra des siècles pour que les noirs d'Afrique deviennent de vrais chrétiens. Le P. Aupiais pense le contraire; il croit que de vraies chrétientés sont près de fleurir en Afrique, et qu'elles ont commencé à fleurir, et que la civilisation chrétienne y produira des merveilles. Ces chrétientés n'ont-elles pas déjà leurs martyrs ? Lisez le livre du P. Aupiais, vous le croirez aussi : c'est un livre fait de souvenirs personnels, plein de sincérité, de précision, et en plus fort bien écrit.

V. B.

Quelques biographies récentes

1. *Un moine, Dom Jean-Baptiste Chautard.* — Abbaye de Sept-Fons, Allier.
2. E. Chenevière, *L'âme cistercienne du P. Marie-Joseph Cassant.* — Abbaye Saint-André du Désert, Hte-Garonne.
3. M. Savigny-Vesco, *Gabrielle Delzant et ses amitiés.* Alsatia, Paris.

Dom Chautard a tenu une grande place dans le dernier quart de siècle. Moine d'Aiguebelle, ensuite abbé de Sept-Fons, il eut à sauver son abbaye des lois persécutrices; il fonda plusieurs abbayes à l'étranger. Son influence dans les milieux religieux fut considérable. Un de ses moines a raconté sa vie dans un récit tout empreint de vénération filiale. Ce récit est fait souvent avec de simples notes, mais qui font revivre la physionomie spirituelle de Dom Chautard. Celui-

ci écrivit, il y a une trentaine d'années un petit livre des plus bienfaisants et qui rendit son nom fameux dans les milieux chrétiens : *L'âme de tout apostolat.*

L'histoire du P. Cassant est très simple. Né en 1878, près d'Agen, il entre en 1894 au monastère trappiste de Notre-Dame du Désert. Il est ordonné prêtre en 1902 et meurt en 1903, à l'âge de 25 ans. Mais cette vie si simple et si rapide a laissé des traces : la cause de béatification du P. Cassant vient d'être introduite auprès de la Sacrée Congrégation.

Joseph Cassant était un petit adolescent des bords de la Garonne : très pauvre de qualités naturelles, de médiocre intelligence, très peu doué pour les études, de petite santé; mais d'une volonté inébranlable. De forts obstacles s'opposaient à son entrée en religion, de plus forts encore à son sacerdoce : il est arrivé à les dominer tous par une sainte ténacité, surtout par sa confiance en Dieu. Ce qu'il ne pouvait obtenir par ses efforts, il l'obtenait par la prière. Il croyait aux promesses de Dieu. Sa vie est toute simple, sans aucun incident extraordinaire : il a été un parfait religieux parce qu'il voulut l'être et qu'il comptait sur la grâce. C'était un religieux ordinaire par ses qualités naturelles, mais confiant en ses supérieurs, aimant la règle, mortifié, cherchant à toute minute la perfection par l'accomplissement du devoir d'état, charitable, vivant pour les autres. Il a atteint les sommets par des moyens à la portée des âmes de volonté. Cette simplicité et cette réussite sont un grand encouragement.

On ne peut s'empêcher, en lisant cette attachante biographie, de penser à Mme Swetchine, ou à Mme Lavergne, ou à Élisabeth Leseur. Gabrielle Delzant a exercé une influence précieuse sur son milieu. Femme cultivée, parfaite chrétienne, elle accueillait dans son salon les hommes les plus divers, littérateurs, musiciens, poètes. Son influence sur eux fut parfois décisive. Quand on saura que c'est l'abbé Huvelin qui la dirigeait, on comprendra pourquoi sa piété, qui était profonde, fut marquée de tant de largeur d'esprit, de tant de charité. C'est une noble figure de femme française, d'esprit cultivé et de grand cœur. Une épouse et une mère chrétienne.

V. B.

VIE RELIGIEUSE

1. Georges Goyau : *La Congrégation du Saint-Esprit.* Collection « Les grands Ordres monastiques et instituts religieux ». Grasset, 1937, 284 pp., 12 × 9 cm. 15 fr.
2. Émile Baumann : *Comment vivent les Chartreux.* Collection « Les Bonnes Lectures ». Flammarion, 95 pp., 20 × 14,5 cm. 3 fr. 95.
3. Marie René-Bazin : *Celles qui aident à la moisson.* Sœurs coadjutrices des auxiliatrices du Purgatoire. Spes, 59 pp., 19,5 × 14 cm. 2 fr.
4. Alphonse Mortier : *Le moutier au creux du val.* Impressions bénédictines. Spes, 197 pp. 18,5 × 12 cm. 12 fr.

1. On pourrait donner une idée du contenu de ce livre en transcrivant simplement les dernières lignes de M. Georges Goyau :

« L'Esprit met en branle l'histoire missionnaire, l'Esprit lui donne l'élan, l'Esprit, sur les lèvres des apôtres, met les paroles annonciatrices du message.

« Vingt siècles plus tard, l'Esprit, qui souffle où il veut, souffle dans l'âme d'un Juif malade, et l'Esprit, en agissant ainsi, prépare l'expansion et le renouveau d'une congrégation, qui, deux cents ans auparavant, était éclose sous son patronage. Dans les ténèbres de l'Afrique noire, la lumière alors commence de poindre. L'histoire des Spiritains est l'un des plus éclatants témoignages de l'assistance de l'Esprit, de ses voies imprévues, de sa patiente et souveraine puissance. »

M. G. Goyau traite donc d'une façon magistrale l'histoire de la Congrégation du Saint-Esprit, sa spiritualité, ses méthodes d'apostolat, et donne une idée excellente de la vie de ses missionnaires. De plus, il a fait précéder cette étude directe d'un premier livre où il retrace, en connaisseur, le rôle missionnaire de ce séminaire du Saint-Esprit fondé à Paris en 1703 et repris en 1848 par la Congrégation naissante

du Saint Cœur de Marie qui prit alors le nom de Congrégation du Saint-Esprit.

On ne sait qu'admirer davantage : l'érudition de l'historien, le talent de l'écrivain, ou la foi du croyant. La Congrégation du Saint-Esprit a trouvé un annaliste digne de son glorieux passé et de son magnifique présent.

2. On ne peut que se féliciter de voir l'excellent ouvrage de M. Émile Baumann sur les Chartreux, mis à la portée de toutes les bourses et de toutes les intelligences. *Comment vivent les Chartreux*, de la collection « Les bonnes lectures » (Flammarion), a toutes les qualités du livre *Les Chartreux*, de la collection « Les grands Ordres monastiques » (Grasset) — d'où son texte est tiré.

M. Baumann connaît fort bien l'Ordre cartusien; il a visité un grand nombre de ses monastères, il a scruté son passé, étudié ses observances, ses origines, son évolution. Enfin, et surtout, il a compris leur ascèse, et c'est peut-être ce qui fait toute la valeur de cette étude. Il est extrêmement rare, en effet, de rencontrer parmi les laïcs, et même dans le clergé, des personnes qui ont saisi le secret des fils de saint Bruno. En lisant donc M. Baumann, on se félicite de ses connaissances historiques, mais plus encore de la maîtrise avec laquelle il traite tout ce qui touche aux si délicats problèmes de l'ascèse cartusienne et de sa mystique.

Mais peut-être aussi que le vrai mérite de l'auteur est d'avoir mis une vie intense dans son récit et dit à ses lecteurs, même les plus superficiels, une quantité de choses abstraites ou délicates en fixant l'intérêt et en éveillant l'imagination. C'est ainsi, par exemple, que nous entreprenons avec lui la visite d'une série de Chartreuses situées dans des pays très divers. Ceux mêmes qui ne suivent M. Baumann que par curiosité artistique seront pleinement satisfaits ; mais ils rencontreront également un certain nombre de moines dont le portrait psychologique est toujours très finement dessiné. L'idéal religieux, les tendances personnelles, le tempérament de chacun de ces « types » donnent en fin de lecture une idée excellente de l'ambiance d'un monastère cartusien. Enfin les chapitres consacrés aux observances de l'Ordre achèveront de renseigner le lecteur.

Cet ouvrage est un des plus réussis qui aient été écrits depuis la guerre sur les Ordres religieux et à l'intention du grand public.

3. Considérant le public qu'il veut atteindre, l'auteur s'est dispensé, fort légitimement, de tout exposé un peu théologique. Mais pourquoi n'avoir pas fait un bref rappel de la dévotion aux âmes du purgatoire en citant au moins l'institution de la Fête des Morts par les moines de Cluny, la liturgie des défunts dans l'Église et l'Ordre monastique surtout?... Un peu d'histoire n'aurait pas été de trop. Pourquoi faut-il enfin que la spiritualité soit confondue si souvent avec une sentimentalité excessive?

4. Il ne faut pas recommander ce livre à ceux qui veulent se faire une « idée » de la vie bénédictine. Sans doute il n'est pas aussi décevant que *Dans la lumière du cloître* de Charles Silvestre. Il n'en reste pas moins que M. Alphonse Mortier est étranger à l'observance monastique; son œuvre n'en est donc pas un tableau — elle ne le prétend d'ailleurs aucunement et se présente elle-même comme le simple récit d'impressions personnelles.

Il ne faudrait pas, non plus, mettre ces pages sous les yeux d'une personne qui se croit une vocation bénédictine : ce serait lui rendre un bien mauvais service. Elle se ferait une idée fausse des observances monastiques et, un jour peut-être, aurait à subir un pénible réveil.

Des âmes rêveuses enfin, que ces lignes poétiques auraient émues, feront bien de se dire que le cloître garde difficilement les poètes. Plein de poésie lui-même, il en donne à profusion, mais n'admet guère qu'on lui en apporte. C'est pour cette raison que les vocations de poètes sont si rares, et lorsqu'elles existent il faut, pour qu'elles subsistent, que l'homme rejette, sans arrière-pensée, ce qui, dans son « moi », est le plus contraire à l'humilité et au renoncement total; c'est-à-dire, dans le cas, à la poésie. Le cloître n'admet en fait de poètes que ceux qu'il forme dans son sein. Le cas de Louis Le Cardonnel, rappelé dans cet ouvrage, en est un exemple entre plusieurs.

Ceci dit — aucunement en blâme à l'auteur, mais en avertissement à ses lecteurs —, il faut reconnaître que M. Alphonse Mortier a écrit de fort belles pages, pleines de justes remarques sur le vrai caractère de l'observance bénédictine, sur les services qu'elle rend à la société et les exemples qu'elle lui donne. N'oublions pas de féliciter le poète dont la fine sensibilité a su vibrer sans fausse note.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME LVI

JUILLET 1938-SEPTEMBRE 1938

Les principes et la pratique

R. Garrigou-Lagrange. — Grâce actuelle et sainteté personnelle 5
Dom A. Kerkvoorde. — Le mystère d'iniquité, d'après Scheeben 145
J. Loiret. — La France et sa mission de charité dans le monde. 160
A. Saudreau. — Les grâces de conversion..... 18

Les maîtres et les modèles

M.-L. Dumeste. — La religion personnelle de Jérémie..... 40
L. Portier. — La conversion d'Alessandro Manzoni..... 60
Renaudin. — Gertrude More..... 185

Textes anciens

L. Guerric de Huy. — Une prière à Notre-Dame pour le Pape. 80
Guillaume de Saint-Thierry. — L'état raisonnable en la vie intérieure 216

Les idées et les œuvres

A. D. — Une enquête..... 113
Apostolus. — Séminaires universitaires..... 85
— Question biblique 223
J. Chéruel. — Impressions de Budapest..... 96
M. Fargues. — La prise de contact au catéchisme..... 228
D. Mesnard. — La mission des foyers ouvriers dans la paroisse. 117
M. de Paillerets. — Il y a cérémonies et cérémonies..... 89
K. W. — Le congrès marial de Boulogne..... 238

Lectures

V. B. — Quelques biographies récentes..... 253
— Le Missionnaire 252
— L'Homme nouveau 251
V. Bernadot. — L'enseignement de saint Paul..... 250

R. Garrigou-Lagrange. — Pour célébrer toujours mieux la sainte Messe 251
N. — A travers les revues..... 122
— Quelques livres 124
— Une collection catholique 125
P. de Puniet. — Sanctuaires et Pèlerinages..... 100
J. Tonneau. — Saint Dominique..... 240

Bibliographie

F. Amiot. — L'enseignement de saint Paul..... 250
F. Aupiais. — Le Missionnaire..... 252
Ch. Baussan. — Les grands pèlerinages de France et de Belgique 104
Fern. Benoît. — Les cimetières suburbains d'Arles dans l'antiquité chrétienne et au moyen âge..... 102
H. Calvez. — Les grands saints bretons..... 110
G. Chenesseau. — Les fouilles de la cathédrale d'Orléans.... 101
E. Chenevière. — L'âme cistercienne du P. Marie-Joseph Cassant 254
G. Chevrot. — L'Homme nouveau..... 251
P. Claudel. — Toi, qui es-tu ? 127
F. Cuttaz. — Le pain vivant..... 111
A. David. — Le Rosaire de sainte Thérèse..... 126
M. Dumoulin et **G. Outardel.** — Les églises de France. Paris et la Seine 107
V. Ghika. — Pensées pour la suite des jours..... 124
Mgr Harscouët. — Chartres 104
R. Herval. — En Normandie, de la Dives au Mont-Saint-Michel 106
Fr. Jammes. — Dieu, l'âme et le sentiment..... 126
R. Krautheimer. — Corpus basilicarum christianorum Romae. 100
V. Leroquais. — Les Pontificaux, manuscrits des Bibliothèques publiques de France..... 108
L. Larguier. — Saint-Germain-des-Prés, mon village..... 109
A. Mabille de Poncheville. — Notre-Dame de Boulogne..... 103
— — Flandre et Artois..... 104
P. Mandonnet. — Saint Dominique, l'idée, l'homme et l'œuvre 240
P. Mornand. — Légendes chrétiennes..... 127
N. — Un moine, Dom J.-B. Chautard..... 253
Ch. Péguy. — Prières 125
— Pensées 125
M. Savigny-Vesco. — Gabrielle Delzant et ses amitiés..... 254
Saint Thomas d'Aquin. — La Résurrection..... 124
Dom Vandeur. — Pour célébrer toujours mieux la sainte Messe et vivre d'elle..... 251
M. de Wasmer. — Mystiques catholiques méditerranéens.... 126
R. Zaloziecky. — Die Sophien kirche in Konstantinopel.... 99

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne)